# BERTHE LA MARÉIEUSE

Mœurs de pêcheurs bas-normands



1807~2007

### Fulgence Girard



Association des Amis de la Haute Ville, Granville Bicentenaire de la naissance de Fulgence Girard le 22 septembre 2007 Seconde édition, augmentée, 2016 présentée par Baptiste MARCEL





## BERTHE LA MARÉIEUSE

### Mœurs de pêcheurs bas-normands

Bicentenaire de la naissance de

### Fulgence Girard

1807~2007

Ce récit est paru dans La France Maritime, hebdomadaire fondé en 1834 par Amédée Gréhan, sous-chef de bureau au ministère de la marine, et Jules Lecomte. Ce journal était renommé pour ses textes et ses gravures, et avait fait l'objet d'éditions en volumes de 1834 à 1853. Nous n'avons pas pu établir avec certitude la date de parution de ce récit, qui se situe certainement vers 1834-1835. Nous trouvons trace d'un ouvrage en deux volumes in-8° qui reprend notre récit : Sur nos grèves publié en 1840, réédité par l'éditeur Les Bureaux du « Siècle » dans un fascicule du périodique « Musée littéraire, choix de littérature contemporaine française et étrangère » (Le Siècle était un quotidien qui publiait Fulgence Girard en feuilleton). Le texte y est considérablement étendu (environ 30 000 mots, contre 14 000 mots en 1834), et était rallongée d'un épilogue.

Deux hebdomadaires ont réédité plus tard cette histoire en feuilleton : Le Granvillais en 1869 et Le Républicain Granvillais en 1980. Cette histoire est par la suite publiée par nos soins sous forme d'une brochure de 43 pages, à l'occasion de la célébration du bicentenaire de la naissance de Fulgence Girard (1807 – 1873), le samedi 22 septembre 2007, par l'Association des Amis de la Haute Ville de Granville.

La présente édition reprend celle de 2007 (basée sur le texte de 1834) rehaussée à 80 pages par quelques éléments : une biographie corrigée et plus complète, l'introduction et l'épilogue de 1840, de nombreuses gravures tirées de *La France Maritime*, et un lexique de mots trouvés dans le texte, et qui sont maintenant rares ou inusités (ces mots sont marqués par un astérisque).

#### Note

Les termes mareyeur, mareyeuse s'écrivent aujourd'hui avec un y et sans accent. Nous avons adopté l'orthographe utilisée dans le titre de la version de 1834 (la version de 1840 prend déjà un y). Afin de faciliter la lecture, nous avons cependant modernisé l'orthographe et la typographie pour ce qui concerne le reste du texte.

### Préface

Fulgence Girard est né à Granville, 29 rue Saint-Jean, le 21 septembre 1807, de Nicolas Antoine Girard Le Jeune (1771-1835), corsaire et terre-neuva et de Rosalie La Houssaye. Il est le petit-fils de l'armateur Pierre Girard de Prélaunay (ca 1736-1779) habitant 22 rue Notre-Dame à Granville. Sa grand-mère Marguerite Le Pelley Fonteny (1748-1827) demeurait 33 rue Saint-Jean. Marguerite avait pour demi-sœur Marie-Jeanne Fougeray de Porte Neuve (1759-1853), connue pour avoir, après le décès de son époux, exercé de longues années, et avec brio, le métier d'armateur.

Fulgence Girard est descendant direct de Jean Pigeon de la Noblerie que la ville de Granville délégua, en 1593, avec le sieur des Carreaux Desdouetils, pour porter, en signe de soumission, les clés de la ville à Henri IV après que celui-ci eût abjuré le protestantisme. Ils furent anoblis par le roi.

Docteur en Droit en 1829, il devient avocat au barreau d'Avranches. En 1836, à vingt-neuf ans, il épouse Adrienne Julie Desfeux, dont le père est notaire à Sartilly. Fulgence et Adrienne auront quatre filles dont l'aînée Marcelline, épouse de Félix Isidore Victor Le Bouffy, est l'arrière-grand-mère de plusieurs résidents actuels de la Haute Ville.

Fulgence Girard fut un étonnant personnage aux multiples talents qui traversa la vie politique et littéraire du XIXème siècle. Il garda toute sa vie un profond attachement à sa ville natale qui fut le cadre de sa jeunesse.

#### Le poète

Il s'essaye tôt à la poésie : une lettre de Lafayette de 1829 le remercie de vers qu'il avait écrits en son hommage... En 1832, il dirige un *Keepsake<sup>I</sup> Breton*, puis en 1834, il écrit, sous le titre *Aux mânes du général Valhubert*, un hommage à ce général d'Empire originaire d'Avranches, mortellement blessé à la bataille

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> À l'époque, on appelait *Keepsake* un ouvrage rassemblant des textes choisis répondant à un devoir de mémoire.

d'Austerlitz. Il ne délaissera pas la poésie, publiant en 1850 le recueil *Sisyphe* qui sera remarqué par les critiques.

#### Le littérateur

C'est un homme de lettres fécond. Profondément attaché au pays de son enfance, il se fait le chantre de la Normandie en plaçant sa région comme cadre de nombre de ses histoires et chroniques. Romancier (nous comptons neuf romans et nouvelles), mais aussi journaliste (il est directeur du Journal d'Avranches) et chroniqueur nautique. Il écrit dans l'Annuaire Normand et dans le quotidien Le Siècle. Il participe aux revues maritimes de l'époque: La France Maritime, le Navigateur. Il y rédige des articles à caractère historique et géographique, des récits d'événements marins, des vulgarisations de techniques, des faits de société du monde maritime², des fictions sur le thème de la mer. Ses reportages s'émaillent toujours d'un enrichissement culturel. Il va chercher dans l'Histoire et dans la géographie les racines des événements qu'il conte ou la nature des lieux dont il parle. Il avait un tel talent pour décrire les « drames sinistres, désespoirs des naufrages, soupirs de bronze des canons d'alarme, tourbillonnages des oiseaux », que Jules Vallès, écrivain célèbre (mais aussi journaliste et homme politique d'extrême gauche), l'appelait son tempêtard favori.

#### L'historien et l'archéologue

Passionné d'histoire et de marine, il est la cheville ouvrière des *Chroniques de la marine française*, ouvrage cosigné avec Jules Lecomte, publié en 1836 et 1837. Archéologue, il écrit sur la géologie ainsi que sur l'histoire antique ; il est le premier secrétaire de la Société archéologique d'Avranches dont il est l'un des fondateurs en 1835. Il écrit plusieurs livres sur l'histoire et l'archéologie du Mont Saint-Michel, ainsi qu'un Annuaire d'Avranches édité en 1842, qui est en fait un livre d'histoire et un almanach (on y trouve également les commerçants et professions de Granville, de Villedieu et autres villes proches). Nous comptons en tout neuf livres d'histoire dans sa bibliographie.

Dans l'œuvre de Fulgence Girard, les côtes normandes et bretonnes reviennent souvent comme cadre de ses contes, essais et romans maritimes.

L'histoire que nous vous présentons, dans *Berthe la maréieuse*, se situe à Granville : on suit les personnages sur la grève, dans le port, sur le roc, dans la grotte de Lihou... Plus tard, un historien granvillais, Maurice Collignon (1903-1993) identifiera cette grotte, où poussent ces lichens rouges évoqués dans le récit. Elle se situe au pied de la falaise escarpée du Roc, sous le sémaphore. L'histoire de Berthe se termine là, devant cette grotte dite « du sang », « là où les eaux de

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Rassemblés sous le vocable de *Mœurs maritimes*.

la mer ne l'en laveront jamais » selon une expression granvillaise que nous rappelle cet historien.

#### Le militant politique

Sa rencontre avec Auguste Blanqui, lorsque Girard est étudiant en droit à Paris, en fin des années 1820, sera déterminante pour son orientation politique. On retrouve des textes engagés dès 1831 (en soutien de la cause de la Pologne). Il contribue à des revues politiques dès 1832, il publie des portraits polémiques au vitriol en 1833. Directeur de journal, il s'en sert de tribune pour critiquer le régime de la Monarchie de Juillet.

Épris d'aspirations libertaires et égalitaires, il soutient les sociétés des droits de l'homme et les mouvements ouvriers qui secouent la Monarchie de Juillet (1830-1848). Après la seconde insurrection des canuts lyonnais en avril 1834, les accusés sont transférés à Paris pour un « procès monstre ». Certains parviennent à s'évader de la prison Sainte-Pélagie grâce à la complicité, entre autres, de Fulgence Girard. Il fait partie des avocats de la défense des insurgés. Avec les autres défenseurs, il est poursuivi pour avoir été cosignataire d'une lettre ouverte dénonçant les conditions du procès (mai 1835).

Auguste Blanqui, Armand Barbès, Martin Bernard participent à l'insurrection de mai 1839. Ils sont arrêtés et emprisonnés au Mont Saint-Michel, alors prison d'État. Fulgence ne cessera de dénoncer leurs terribles conditions de détention (campagne de presse, pétition). Profitant de son influence en tant qu'historien, archéologue et journaliste, il parvient à approcher ses amis et entretient une correspondance secrète avec eux. Il participe à l'organisation d'une tentative d'évasion (qui échoue). La révolution de février 1848 les libère et marque la fin de la Monarchie de Juillet. Fulgence cumule alors, pour faits politiques, trois inculpations et une condamnation. Les républicains sociaux organisent une autre insurrection le 15 mai 1848, qui échoue. Fulgence sera encore parmi leurs défenseurs au procès de Bourges de mars-avril 1849.

Ses convictions transparaissent dans ses œuvres. On y observe sur cette période une grande liberté d'écriture et une volonté de dénoncer les injustices. Il porte un regard lucide et sévère sur la condition ouvrière et le carcan social imposé aux classes les plus humbles.

#### Le moderniste

Mais en ce milieu du XIXème siècle, le monde change. Le Second Empire correspond à une période de croissance économique. Toutes les classes voient leur situation s'améliorer, y compris la classe ouvrière. Le progrès fait un bond en avant dans tous les secteurs : chemin de fer, textile, activité portuaire, grands

magasins, travaux du Baron Hausmann, communication, énergie, presse... Fulgence Girard se trouve en phase avec ce modernisme. Déjà avant 1848, il s'était essayé au monde de l'entreprise en fondant dans sa Normandie natale, au Moulin de Brouains près de Sourdeval (vallée de la Sée) une importante usine à papier.

Fulgence Girard maintenant est à l'aise dans les sphères bourgeoises et policées du nouveau régime. Il se consacre de plus en plus à sa carrière littéraire et journalistique, écrivant encore des ouvrages d'histoire et de nombreux articles dans Le Monde Illustré.

#### Retour à la religion et fin de vie

Dans la dernière partie de sa vie, il est rattrapé par les sentiments religieux de son enfance, et s'oriente vers une retraite pieuse, au point de regretter certains de ses écrits passés, en particulier le livre Les Mystères du grand monde (1851) qui relate des histoires d'alcôve un peu sulfureuses, parfois dérangeantes, des siècles précédents. Ne pouvant retirer cet ouvrage de la circulation, il écrit en 1867, en forme de contrition, le livre théologique Divinité du Christianisme et se réconcilie avec son neveu Mgr Deschamps du Manoir parti à Rome en 1869 et devenu depuis Prélat de la Maison du Pape.

Il s'éteint sereinement à Bacilly, près d'Avranches, en avril 1873, alors que sa fille aînée, Marcelline, lui lit un livre de piété. Sa seconde fille, Marie, engagée dans la voie monastique, fera une carrière hospitalière remarquable au sein de la Congrégation des Sœurs de Saint-Thomas-de-Villeneuve.

#### Fulgence Girard au XXIème siècle

Fulgence Girard a son site internet depuis 2001<sup>3</sup>. L'Association des Amis de la Haute Ville a fêté le bicentenaire de sa naissance en 2007. Depuis 2008, une fiche lui est consacrée dans l'encyclopédie *Wikipedia* sur Internet. Certains de ses ouvrages sont maintenant disponibles en réédition fac-similé chez des éditeurs spécialisés, dont des éditeurs américains. On le trouve même en e-books sur Internet, gratuits ou payants. Autant d'hommages posthumes qui font écho à la modernité de cet humaniste courageux, qui était résolument républicain au cœur d'un siècle où il était dangereux de l'être.

Baptiste Marcel, Jacqueline de Laborderie née Guyon Le Bouffy, descendants à la 5° et à la 4° génération de Fulgence Girard

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> http://www.dunwich.org/fulgence.girard/

### Sur nos grèves

Fulgence Girard, 1840 <sup>4</sup>

Peu d'ouvrages présentent au lecteur la peinture des mœurs dont ces volumes offriront quelques reflets. Toutes riches en couleur que soient nos côtes et leurs populations, elles ont eu rarement l'avantage de captiver les regards de l'homme de lettres ; dans ces derniers temps seulement, quelques écrivains d'un incontestable mérite, au nombre desquels nous nous faisons un devoir de nommer MM. Eugène Sue, Édouard Corbière, Alphonse Karr et Jules Lecomte, sont venus puiser à ces sources poétiques.

Avant d'entrer dans cette nature inconnue, dans cette société ignorée; avant de nous placer au milieu des âpres sites et des rudes populations qui vont servir d'encadrement aux fait dramatiques de cet outrage, ne convient-il pas de leur consacrer quelques pages ?

Il est difficile à celui qui n'a point parcouru notre littoral de s'imaginer le caractère qu'il offre à l'observateur dès son premier regard.

Là, tout, hommes et choses, se trouve aussi complétement en dehors de nos habitudes sociales que l'aspect de ces lieux, mer, dunes, grèves, falaises, rochers, diffère de la nature de nos localités méditerranées.

Un regard superficiel est loin pourtant de révéler tous les contrastes qui existent entre les riverains et les habitants de l'intérieur ; l'œil ne peut saisir que les dissemblances les plus frappantes.

9

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Ce texte était proposé en introduction du recueil *Sur nos grèves* paru en 1840 (voir références pp. 76 et 79) qui incluait quatre nouvelles de Fulgence Girard : *Berthe la maréyeuse*, *Maître Blanchard le douanier*, *Gaud le pêcheur*, *Loïk l'enfant des grèves*.

Il faut avoir longtemps et attentivement observé les coutumes, les goûts, les préjugés et les passions de ces hommes pour apprécier toute la distance qui les sépare de notre civilisation.

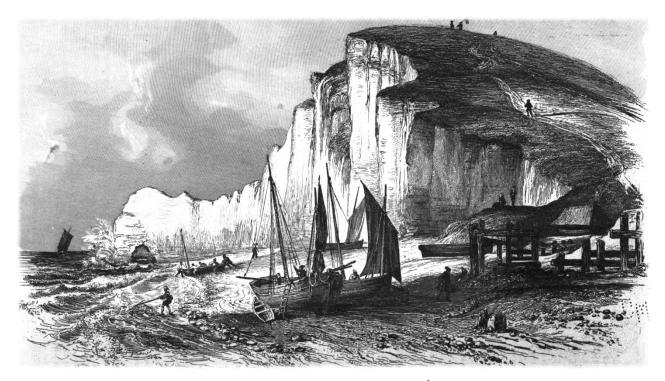
Cette différence préalable se produit si brusquement que, lors même qu'un air vif, pur, et presque parfumé d'esprits marins, ne vous avertirait point que vous avez changé de constitution atmosphérique, comme la vue d'une contrée où disparaissent progressivement les grands arbres vous annonce un changement de nature, l'aspect des populations vous révélerait souvent à lui seul le voisinage de la mer.

En effet, tout est individuel en elle comme tout y est primitif; le personnel des contrées voisines s'est modifié, lentement peut-être, mais a pourtant subi à la longue une partie des transformations par lesquelles la marche de la civilisation a renouvelé toutes les faces de la société. Parmi les populations dont l'exploitation de la mer est la profession, rien presque n'a changé, si ce n'est depuis quelques années.

Le costume y est partout, ou du moins y était encore naguère, à de légères modifications près, celui que portaient les ancêtres, à Boulogne comme à Cancale, à Bayonne comme à Granville ; ici la coiffe plate, semblable au chapiteau d'une colonne corinthienne ; là un gracieux mélange de vêtements des pêcheurs italiens et des montagnards grecs ; la jupe de toile de ceux-ci, et le bonnet écarlate si coquettement posé sur le front des autre ; l'habit aux couleurs vives de ces derniers, le brague et les longs cheveux des Hellènes ; plus loin, le *bougearon*, le hulot et la casquette goudronnée des pêcheurs de harengs.

La tradition y a conservé et consacré une histoire merveilleuse, morale, dramatique, pittoresque, qui n'a d'autres monuments que la mémoire des anciens, d'autres textes que les récits des bossoirs ou les contes du foyer; mais les souvenirs les plus reculés revivent dans ces monuments, ailleurs si variables, avec une fidélité qui surprend souvent ceux-là même qu'une longue habitation dans le pays devrait avoir familiarisés avec elle.

C'est la narration d'un naufrage, le récit d'un combat héroïque, d'une course fantastique contre les Anglais, d'une lutte acharnée contre les douaniers; d'autres fois, c'est l'exposé naïf et coloré d'une aventure domestique toute olente\* d'un candide parfum de mœurs locales, ou bien encore quelque déplorable aventure de mer arrivée aux maréieurs au milieu des récifs. Tout cet héritage de souvenirs, auquel chaque génération joint les siens, se trouve conservé par les jeunes avec une aussi religieuse exactitude



Paysage de Normandie (Grande Falaise d'Étretat)

qu'il est transmis par les vieillards. Aussi de ces chroniques orales il est bien peu de faits qui s'effacent et s'oublient.

Je n'en veux qu'un exemple.

Une de ces excursions que l'on fait toujours avec une sorte de curiosité pieuse n'avait conduit sur la plage de Hauteville, pour y visiter les ruines du manoir autrefois habité par les Tancrède. J'avais parcouru les lieux que m'indiquaient mes renseignements sans avoir rencontré aucun vestige qui m'annonçât l'emplacement, sinon les décombres, de l'objet de mes recherches.

Je devais pourtant me trouver dans voisinage : l'église, dont, la tour carrée s'élançait du milieu du feuillage, était devant moi sur ma gauche ; à droite, je reconnaissais les accidents de terrain que m'avait précisés la description que l'on m'avait faite ; mais, du château que j'étais venu visiter, rien.

Un homme d'un âge avancé s'étant présenté alors, je me hasardai à lui demander des informations. J'avouerai que je ne le fis qu'avec défiance ; aussi mon étonnement fut-il extrême lorsque ce pauvre villageois, à la fois agriculteur et pêcheur, me fit l'histoire, complètement inconnue ailleurs que sur cette côte, des gestes peu chevaleresques par lesquels ces illustres frères préludèrent aux exploits qui devaient inscrire lumineusement leurs noms dans les fastes de l'Italie, de la Grèce et de la Palestine.

Il venait de me vanter la piété de ces chevaliers et la munificence avec laquelle ils avaient consacré des sommes immenses à l'édification de la belle cathédrale de Coutances ; il ajouta : « Mais veyez-vous, moussieu, i n'avaient pas toujours été si dévot, et c't argent-là aurait bé pu n'pas leux prospérer : i n'l'avaient pas gagné trop charitablement. C'était en pillant de leux navires les pauvres marins qu'is avaient amassé c'té fortune ; car avant d'être de bons chrétiens, is avaient été d'fameux pirates. »

Je ne pus m'empêcher de faire alors une réflexion que des circonstances à peu près semblables inspirèrent à Monsieur Gauthier d'Arc :

« Lorsque, parcourant les ruines dont est couvert le territoire de Rome, vous interrogez les descendants du peuple-roi sur quelques-uns de ces débris, larges feuillets d'une histoire devenue universellement vulgaire, vous n'obtenez de ces Romains dégénérés qu'un regard étonné et le silence du l'idiotisme ; tandis que, sur nos côtes, c'est la mémoire d'un vieux maréieur qui supplée par la tradition au silence de l'histoire écrite. »

Pour les mœurs, elles y ont gardé jusqu'à nos jours cette antique simplicité et cette loyale bonhomie disparues partout ailleurs devant les progrès sociaux, qui ne se sont pas toujours accomplis sans nous faire payer leurs améliorations par la perte de quelques-unes des bonnes vertus de nos aïeux.

Cependant, nous devons l'avouer, chaque année efface depuis quelque temps les traits de cette physionomie générique; l'équilibre d'idées que la diffusion des lumières tend à établir plus complétement sans cesse; la communauté d'habitudes qui des lois passe dans les mœurs; les développements de l'industrie qui, en universalisant les éléments de bienêtre, étendent à l'extérieur même l'uniformité qui nivelle les usages; toutes ces causes réunies exercent là comme ailleurs leurs irrésistibles influences.

Un jour c'est un préjugé qui tombe, demain la désuétude dévore une coutume ancienne; une forme de vêtement s'altère ou disparaît. Ainsi une nouvelle pierre se détache à chaque instant de cette partie conservée de notre vielle société; ainsi s'efface progressivement cette médaille celtique au frottement de monnaies d'un plus solide métal.

Que voulez-vous, c'est la loi universelle; l'arbre perd ses fleurs en se couvrant de fruits; la perte des riants usages de nos ancêtres, si opprimés d'ailleurs, est le prix des bienfaits sociaux dont nous, leurs libres enfants nous sommes appelés à jouir. Ne les regrettons pas.

Cependant, lorsque chaque jour nous dépouille de l'un de ces legs du passé; lorsque, avec chacune de ces vieilles habitudes s'envole quelque touchante tradition qui reposait sur elles, comme les papillons disparaissent avec les fleurs, n'est-ce point un soin intéressant pour l'art et pour notre histoire domestique que de recueillir religieusement quelques-unes de ces



Panorama de ville portuaire vue du port

légendes ; de dessiner, par de rapides croquis, quelques-uns des aspects de cette société qui s'évanouit ?

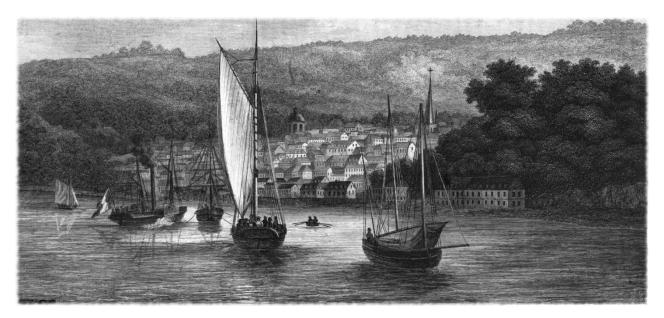
C'est ce que nous avons essayé de faire dans les petits romans qui forment cet ouvrage. Ces récits, qui embrasent un demi-siècle, et ce qui ne se compte point par les années, deux révolutions, sont pourtant des histoires familiales, tant les mœurs qu'elles reflètent sont identiques, malgré l'abîme creusé pour les autres pays par les événements accomplis entre leurs différents millésimes.

Ce ne sont pas, en effet, ces grands et profonds bouleversements sociaux qui ont modifié l'aspect de nos côtes. Ce qui a altéré son aspect et ses habitudes, ce sont la création des grandes voies de communication; la multiplicité des rapports qui en sont nés; l'aisance, le bien-être et l'instruction qui par suite se sont infiltrés dans les classes populaires; les diverses causes enfin que nous avons signalées plus haut, toutes filles de nos dernière années de paix.

Pour ne parler que d'une des localités, scènes principales de ces récits, peu de temps s'est écoulé depuis que, à Granville, l'odieux tartan a usurpé l'emploi du capot de chèvre ou de bure, sous lequel la femme du plus riche armateur, comme la compagne du plus simple matelot, rappelait les belles statues drapées de l'art antique. Ce sont les légers ternaux qui ont proscrit le mantelet de laine blanche aux pans déchiquetés semblable au *pallium* des vestales. Ce n'est que depuis 1830 que la *conée*, cette coiffure papillonnante, est reléguée dans les souvenirs, et que la coiffe en barque a perdu avec sa simplicité un de ses puissants charmes.

Ainsi, ce n'est déjà plus à la société de nos jours que doit s'appliquer ce que nous disons des mœurs riveraines. Il faut remonter quelques années dans le passé pour reconnaître et admettre l'exactitude de ces rapides données. Ce qui n'a pas changé, ce qui n'a point perdu son cachet original, c'est la nature. Complétons cet aperçu préliminaire par quelques mots sur la conformation des habitants du littoral.

Les hommes sont généralement d'une taille moyenne et d'une constitution large et énergique ; leur charpente osseuse, très-développée, est revêtue de



Paysage de Normandie (Honfleur)

masses musculaires abondantes; le tronc et les membres sont d'une force qu'ils doivent à l'habitude de continuels et durs travaux. Le dos voûté, le balancement de la démarche, révèlent dans la plupart une vie passée au roulis des navires et sous le ciel peu élevé des entreponts.

La physionomie des hommes est généralement sévère, malgré l'air de bonhomie qu'y répand la douceur du regard. L'activité et le courage, traits distinctifs de leur caractère, se cachent presque toujours sous une inertie apparente, comme fougue de leurs passions sous de l'impassibilité extérieure.

La mer, dont les produits sont la richesse de ces côtes, devient en quelque sorte l'élément principal de leurs habitants. C'est sur elle que les femmes ellesmêmes conquièrent souvent leur nourriture de chaque jour, coquillages et poissons, que leur apporte et leur laisse la marée; tandis que les hommes vont, à travers les dangers et les fatigues, chercher des bénéfices plus considérables dans des expéditions lointaines.

La vie de ces derniers, s'écoulant presque continuellement sur les vagues, finit par en faire pour eux une patrie. Ils ne viennent à terre que lorsque la nécessité les y pousse. Quand l'intervalle de deux campagnes les oblige d'y passer quelques mois, les premiers jours se sont à peine écoulés au sein des affections de famille que l'ennui les gagne, et on les voit, pour tromper cette espèce de dégoût, se jeter dans les barques qui font la pêche territoriale, en attendant qu'ils puissent partir pour leur grand cabotage et leur voyage de long cours.

La vie des femmes, sans être aussi pénible, est généralement très-laborieuse. Presque toutes exercent une profession. Qu'elles s'occupent des soins d'un petit commerce, qu'elles préparent et marinent le poisson expédié pour

l'intérieur, ou bien enfin qu'elles consacrent leur temps à la pêche dans les rochers ou les basses eaux, il est rare qu'on les surprenne un seul instant inactives. Aussi l'indigence y est-elle excessivement rare et la mendicité inconnue.

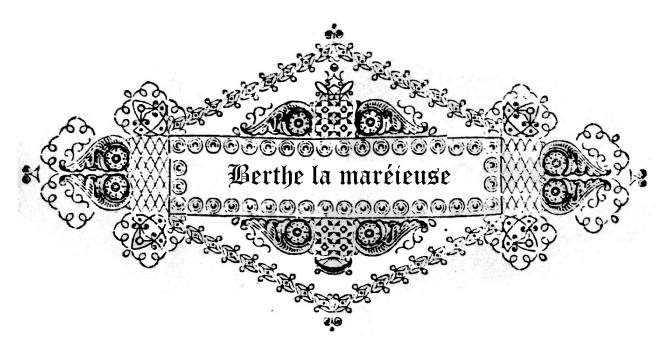
Leur conformation, comme celle des hommes, est très-puissante. Leur vigueur leur permet de porter des fardeaux et d'affronter le danger avec une facilité et un courage dont sont surpris tous les étrangers.

Elles sont généralement bien faites; leur sang est riche et leurs traits empreints de beauté; bien que leur carnation soit délicate et brillante, l'air vif des grèves et la réverbération du soleil sur le sable les brunit souvent d'un hâle léger.

Elles sont généralement douées des qualités qui font l'épouse vertueuse et la bonne mère de famille. Pleines de dévouement pour leurs maris comme pour leurs enfants, c'est à cette double affection qu'elles consacrent leur vie.

La femme jouit presque toujours dans sa maison d'une puissance qui semble un reflet des vieilles mœurs gauloises : c'est elle qui a l'administration de la fortune ; elle reçoit les profits, elle en règle et réalise l'emploi ; et, il faut l'avouer, son intelligence, autant que son économie, justifie l'étendue de ces attributions que lui confèrent les absences fréquentes et très-souvent prolongées du chef de la maison.

Telle est en résumé cette société, si étrangère à nos idées que les mœurs échappent à la précision de nos analyses. Le mode le plus sûr de faire connaître ses habitudes dans leur pittoresque variété est de les dramatiser par le récit; c'est ce que nous avons tenté de faire dans les pages que l'on va lire.



Mœurs de pêcheurs bas-normands

Ι



n des premiers jours d'avril 1766, le ciel, clair au matin, s'était, dans la relevée, chargé insensiblement d'une brume que le montant de la mer venait épaissir encore. À l'atmosphère condensée qui noyait les côtes, on eût dit les nuages tombés dans les grèves.

Pas un souffle n'animait cette vapeur; froide et pénétrante, elle pesait immobile. Un jour étouffé y vacillait à peine; ce voile de brouillards, dont s'enveloppaient tous les objets, semblait vous isoler encore davantage au milieu de cette nature de sables et de rochers, nature si sauvage, si déserte d'elle-même.

Nul moyen de diriger sa marche dans cette mate obscurité. – Si ce n'eût été le son des cloches que l'église de Granville jetait à toute volée, pour signaler aux bateaux huîtriers l'approche des terres, les maréieurs égarés dans ces ténèbres n'eussent jamais pu regagner la rive.

Après avoir lavé, dans la mare d'un rocher, ses pieds et les *lançons* argentés de sa pêche, une jeune fille, debout près de son panier, les deux mains et le menton appuyés sur sa bêche, regardait avec une joie naïve toutes les barques de pêcheurs qui longeaient la terre en courant vers le port.

Se cachant derrière un rocher, dont il avait arraché le varech pour conserver la fraîcheur de son poisson, un pêcheur tenait les yeux fixés sur elle. Les traits immobiles, les lèvres légèrement entr'ouvertes par un sourire de langueur, il la contemplait dans une émotion où brillait tout ce que l'admiration et la tendresse peuvent remuer de plus palpitant dans le cœur. Et, certes, il ne fallait que la voir pour partager aussitôt cette impression profonde.

Vous avez peut-être parcouru les côtes du département de la Manche ? Parmi ces femmes au sang pur, à la carnation brillante, qui font admirer la délicatesse que donnent aux traits l'air vif des brises de mer et l'humidité de l'atmosphère normande, n'est-il pas vrai que le chapeau de satin et de blondes\*, dont pare son front la grande dame, pourrait jalouser souvent les délicieuses figures que relève si gracieusement l'humble coiffure de la bavolette\* ?

C'est que, voyez-vous, les femmes sont comme les fleurs : ce n'est point sur les plus hauts lieux que s'ouvrent les plus belles. Là, le soleil les brûle, l'orage souvent les y flétrit. C'est dans le creux du vallon, ou dans la plaine, qu'elles trouvent de l'ombre et de la fraîcheur.

Berthe! – car la belle enfant se nommait Berthe, – Berthe donc était une de ces puissantes natures de jeunes filles qui ne connaissent pas les phases nuancées de croissance où s'étiolent languissantes nos frêles demoiselles, comme les plantes qui végètent dans l'atmosphère embaumée de nos salons ; Berthe, rayonnante de santé et de vie, s'était développée d'un seul jet dans cette harmonie de formes que l'on ne rencontre plus que dans les vieilles familles anglaises.

Des yeux bleus, à verts reflets, comme un ciel de printemps dans les flots ; une peau fraîche et satinée comme une algue ; une peau où le rose léger, dont la mer nuance les coquilles, se fondait sur un blanc aussi pur que la nacre de nos ormiers\*. – Un court cotillon d'épluchons\*, bure grossière du pays, laissait voir la finesse de sa jambe, qu'avait à peine rougie l'eau salée ; un mouchoir d'indienne à fleurs, croisé en dessinant sa gorge, allait se nouer derrière son dos ; la coiffe plate du pays, légèrement inclinée sur l'oreille, donnait un air de malice à cette figure dont la douceur devenait toute vie et sérénité.

Ce n'eut point été Pierre Bénard qui, de plein gré, eût interrompu les rêveries de la jeune fille ; il trouvait trop de bonheur à la contempler. Mais la mer qui, sans autre mouvement que le flux, montait silencieuse, vint tout-àcoup rouler une lame sous ses pieds.

Étonné, il se lève. Ses yeux se promènent sur les rochers ; le brouillard, en s'éclaircissant ne les couvrait plus que d'une gaze légère. Il pâlit : la mer avait envahi l'anse.

« Berthe! Berthe! nous sommes cernés. »

La jeune fille se retourna tout aussi effrayée de ce cri brusque que du danger qu'il signalait.

« Cernés! » reprit-elle en tressaillant. Ses yeux s'étaient involontairement portés vers la côte. C'était vrai : le banc de rocher sur lequel ils se trouvaient n'était plus qu'une presqu'île.

« Ô mon Dieu : mon Dieu ! Que va devenir ma mère ? »

Car ce ne fut pas pour elle sa première pensée; elle n'était que vertu, la pauvre Berthe. Un naufrage lui avait pris son père; elle était enfant.... bien enfant alors. Que de larmes versèrent ses yeux! Ses premiers jours furent des jours de douleurs et de misère. La coupe de la vie, dont les bords sont habituellement de miel pour les autres, fut à ses premières gouttes toute d'amertume pour elle. Mais, malgré les privations, elle avait grandi, la force lui était venue, et à la fin Dieu l'avait bénie. Elle put travailler; le travail lui devint alors bien doux: puisqu'il soulageait sa mère, pouvait-elle voir un sacrifice dans la fatigue? elle y trouvait tant de bonheur!

Durant la journée, c'était la pêche, ou le travail du parc aux huîtres ; le soir, elle faisait de l'étoupe ou de la rèt\*, en chantant pour abréger la veillée de sa mère, de sa mère qui n'avait d'autre joie qu'elle, de sa mère qu'elle aimait tant !... Aussi son premier cri à l'aspect du danger fut-il pour sa mère, la bonne fille !

Sa figure était devenue pâle comme l'aile d'une mauve\*; des pleurs tremblaient dans ses grands yeux. Pierre s'élança vers elle.

« Ne vous effrayez pas, Berthe! il ne fait pas de vent; en nous pressant un peu, nous pourrons gagner la montée. Donnez-moi votre bêche, et prenez mon bras, vous marcherez plus vite sur le varech. »

Tremblante comme la feuille, et n'ayant de volonté que ses craintes, la jeune fille obéit aussitôt,

« Ne craignez pas de me gêner, Berthe... Appuyez-vous bien sur moi... Du courage ; nous approchons de la côte. Allez ! la marée a beau être forte, nous gagnerons le bout du roc avant elle. »

C'était ainsi que le jeune pêcheur, en lui parlant, s'efforçait de calmer sa frayeur. Haletante de soupirs mêlés de larmes, la pauvre enfant semblait ne pas l'entendre. À peine si, par intervalle, sa voix laissait échapper ces mots :

« Mon Dieu! mon Dieu! nous n'arriverons jamais!

 Ne vous effrayez pas ; la mer a beau courir dans les anses, elle ne roule pas si vite sur nos cailloux. »

Mais la jeune fille, éperdue, entendait briser les lames qui, rompues par les récifs, moutonnaient sur leurs pas. – Et contre ce bruit, que pouvaient les paroles de Pierre ?

« Enfin voilà le bord !... Nous sommes sauvés ! » avait ajouté le jeune homme ; et Berthe s'était arrêtée.

En effet, malgré la brume qui, poussée par le vent, semblait, sous les terres, avoir repris sa première épaisseur, haute et raide, on pouvait distinguer la falaise.

Ce moment de bonheur fut de courte durée. Retenue quelques minutes par un brisant qu'elle franchit tout-à-coup, la vague vint, en murmurant, rouler sous leurs pieds.

« La mer!... Mon Dieu! tout est fini! »

Éperdue, elle cacha sa figure dans le sein du jeune homme, Pierre la prenant dans ses bras, l'emporta dans un instant sur le galet où devaient s'arrêter les lames.

Un banc de cailloux ronds et polis protégeait en cet endroit l'entrée d'une espèce de grotte, qui plongeait assez avant dans le roc pour que l'œil ne pût d'abord en distinguer le fond.

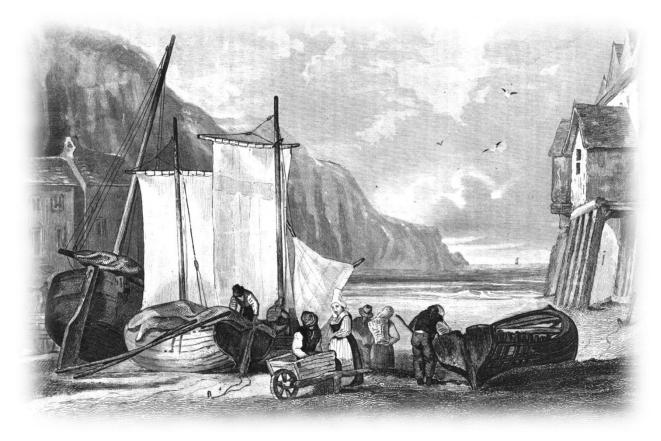
Dans un temps si reculé, que, dans la tradition, les pêcheurs granvillais l'ignoreraient eux-mêmes, la mer venait battre, deux fois par jour, ces rochers élevés, que maintenant ses plus fortes marées lavent à peine. Poussés avec force par les bourrasques du nord, dans une de ces anses de sables, où ils ne rencontraient aucun obstacle, les flots avaient à la longue creusé dans le roc vif cette caverne profonde.

La falaise se dressait, menaçante et rapide : c'étaient des pentes taillées à pic, où se hasardaient à peine les lézards ; des rocs qui, minés par les flots, semblaient ne tenir que par les herbes et les ronces qui broussaillaient dans les crevasses. Que faire ?

Un sentier se tordait bien le long du rocher, à travers les anfractuosités et les saillies : mais tels étaient ses dangers que, si les maréieurs et les contrebandiers ne l'eussent hanté quelquefois, on n'y eût jamais rencontré que les enfants qui grimpaient y chercher des nids.

Et pourtant, immobile et silencieuse, Berthe y tenait ses yeux attachés.

« Ce n'est pas possible, vous voyez bien, tremblante comme vous êtes, ce serait chercher la mort que de gravir cette pente. La mer baissera tout-à-



Côtes de Normandie

l'heure... Entrons dans cette caverne ; dans une heure nous pourrons prendre la montée... Patientez un instant. »

Et s'avançant vers la grotte, il entraînait la jeune fille, à qui son bras servait d'appui.

Un secret pressentiment l'accusait d'imprudence : elle aimait Pierre. Combien elle en était aimée ! elle ne l'ignorait pas. – Amour et solitude sont deux ennemis contre lesquels un cœur de dix-sept ans est bien faible : elle le savait encore. Mais Comment résister ? Pierre avait eu tant de soins pour elle. Ne venait-il pas encore de lui sauver la vie ? Et le payer en défiance, le pouvait-elle ?

Inquiète, émue, elle le suivit en tremblant.

L'intérieur de cette caverne avait quelque-chose de sinistre. Creusée irrégulièrement dans le roc, des masses de pierre semblaient prêtes à se détacher de sa capricieuse ogive. L'eau saumâtre d'une source, suintant goutte à goutte sur ses parois, les avait rouillées d'une mousse rougeâtre. Mais qu'importaient aux deux amis ces rochers et cette source ? Berthe était trop effrayée, et Pierre, lui, était trop heureux.

Il eut dans un instant disposé ses filets en siège. Berthe résista d'abord, puis y prit place, tandis que Pierre s'asseyait à ses pieds. Une émotion plus vive oppressa le cœur de la jeune fille. – Ce n'était plus de frayeur ; et pourtant, les yeux baissés, les joues rouges, elle tremblait toujours.

Immobile, le coude appuyé sur sa manne\*, Pierre attachait sur elle un regard où avait passé tout son amour.

# II

« Comme le vent est doux! ne dirait-on pas dans l'air la senteur des goémons? »

Ainsi parlait Pierre; et Berthe, deux larmes dans les yeux, un sourire sur la bouche, fixait sur les traits de son amant un regard d'admiration naïve: regard brûlant comme elles en ont toutes, les femmes, – dans leurs heures d'enivrement et d'amour.

« J'aime cette mer si bleue... si calme! Et toi, Berthe? – Vois donc à l'horizon... ne prendrait-on pas les îlots brumeux de Chausey pour une escadre sous voile?»

Mais la jeune fille y avait à peine porté les yeux, que ses regards retombaient sur son amant, avec un de ces sourires où l'âme vient s'épanouir.

Lui poursuivait toujours:

« Écoute donc les lames sur le galet.... S'il faisait noir, on croirait entendre des soupirs. – Mais quel bruit !... C'est une mauve qui passe ; son cri est aigu, je l'aime pourtant. C'est que, vois-tu bien, ce n'est ni le cri de la mauve, ni le bruissement des flots, ni la mer, ni Chausey, ni la brise qui me sourient et me plaisent ; c'est de les voir, de les entendre, de les sentir auprès de toi. »

Et toujours elle répondait par le sourire qu'une extase de l'âme stéréotypait sur ses lèvres. Dans la fraîcheur d'une première passion, toutes les émotions sont d'abord pour le cœur. Pour lui s'est ouverte une nouvelle existence ; l'âme, éblouie par la foule de sensations délicieuses qui se sont soudain révélées à elle, comme les yeux le seraient par le rayonnement subit d'une grande masse de lumière, se reploie dans une sorte d'extase toute passive, et ne trouve plus en elle de puissance que pour sentir.



Retour de la pêche

C'était en juin que cette scène se passait dans la caverne où, deux mois après, Pierre et Berthe se trouvèrent de nouveau réunis. Le ciel était encore clair et serein ce jour-là; plane et lisse, la mer se retirait sans autre mouvement que le flot de son reflux. Assis près de Berthe, dont la main se jouait dans ses cheveux, Pierre, cette fois silencieux et rêveur, attendait que les rochers en émergeant permissent de commencer la pêche.

« Que l'air est pur, n'est-ce pas ? – Tu disais bien l'autre jour, ce vent du nord apporte une odeur de varech. » Pierre gardait le silence. « Écoute donc les lames !... comme elles soupirent... Ce bruit va à l'âme... Écoute donc. » Et la jeune fille parlait toujours, et toujours sans réponse. « Et cette mer ! comme le soleil en dore le surface. Vois, n'est-ce pas qu'on dirait à l'horizon des mares de lumières ? » Le jeune homme portait à peine un œil indifférent sur la mer.

La tendresse est ingénieuse : après avoir épuisé tout ce que son cœur avait d'amour pour dissiper la tristesse qui obscurcissait le front de son amant, le silence qui voilait sa pensée, la jeune fille avait bien vu qu'elle ne suffisait plus, elle, à son bonheur ; elle avait voulu s'associer la nature. C'était du reflet de ce beau ciel, du parfum de ces brises, du sourire de la mer, qu'elle eût voulu rafraîchir et dorer son âme. Amour, nature, tout restait impuissant. – Elle se tut ; craintes, pressentiments, le cœur a d'admirables instincts.

Le *Jean-Jacques*, petit trois-mâts, vif et capricieux comme une dorade, venait de terrir\* après un voyage aux Antilles. Un ami de Pierre, Jacques Lefebvre,

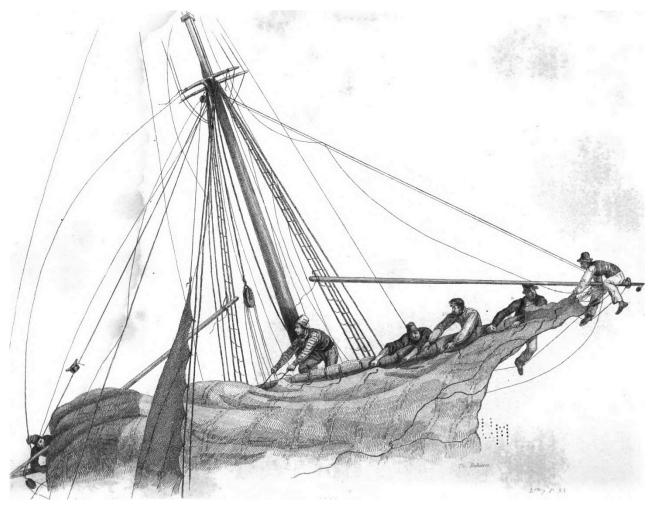
faisait partie de l'équipage, et Jacques Lefebvre avait une sœur, brune et pétillante enfant, étourdissante d'espièglerie, et jolie ! jolie à ravir !

Le père, vieux marin, avait, à force de campagnes, arrondi la dot : excellent parti pour un jeune pêcheur. La mère de Pierre la nommait déjà sa *bru* ; des propos d'union avaient été échangés. Pierre ne l'ignorait pas. Loin d'y voir un obstacle à son amour, il n'y voyait qu'un sacrifice à faire à son amie. Cependant il n'avait osé parler de sa passion à son père ; connaissant le bonhomme, il ne voulait pas provoquer des paroles sévères : vieux calfat\*, il n'eût point compris ces puissances du cœur qui, unissant deux destinées, jettent du bonheur jusque dans des sacrifices. Épouser une petite fille qui n'avait sous le ciel que ses deux bras, quand il pouvait entrer dans une des bonnes familles dont les armoires cossues et nippées attendent toujours le mariage des enfants, non, certes, il ne l'eût point compris. Pierre le savait ; ferme dans sa résolution, il préférait donc attendre.

Le retour de Jacques l'introduisit de nouveau dans la famille Lefebvre ; il revit Julie. – Julie avait quelque chose de méridional qui jetait un reflet de passion dans ses traits ; des yeux noirs comme le creux des rochers ; des dents éblouissantes comme les plus blanches écales\* ; une de ces figures pleines de vie, roses et dorées, figures rondes que semble toujours animer une étincelle ; et dans sa taille la grâce d'un jonc que balance une brise, et dans ses mouvements la vivacité d'un oiseau. Il comprit que, sans des engagements sacrés, il eût pu trouver du bonheur à la posséder comme épouse.

L'espérance des familles s'accrut. On multiplia les occasions de rapprocher les deux amants. C'étaient des veillées les jours d'ouvrage. Le dimanche, c'était, après la promenade, le souper, souper patriarcal à la tombée du jour, grand repas de la semaine, où, par un luxe rare alors sous le toit des caboteurs, la glorieuse longe-de-veau, la salade et le pot de cidre se savouraient en famille. Pierre provoquait moins ces réunions qu'il ne se laissait entraîner par elles, et pourtant Pierre donnait toujours le bras à Julie; à table, ou sur le carré, c'était toujours auprès d'elle qu'il se trouvait; et Julie était si aimable, si prévenante alors! Le hasard ou la sollicitude des parents conspiraient-ils contre son cœur? il l'ignorait; mais il s'accusait de ne plus trouver près de Berthe tous ces plaisirs.

Son amour en souffrit. – Lui toujours si exact, lui qui craignait de perdre une minute de leur bonheur, devançait autrefois l'heure des rendez-vous : il laissait la pauvre Berthe pleurer seule de longues heures maintenant ; ces lettres que durant l'attente il gravait dans les parois de la grotte, ne multipliaient plus dans le rocher l'initiale du nom de son amie ; quelquefois



Marins au travail

même il ne venait point, l'ingrat. Berthe, plaintive et résignée, ne répondait à sa froideur que par plus d'amour. Si parfois, le cœur aigri, elle accueillait d'une moue légère sa venue, cette moue se noyait bientôt dans un sourire, sourire de tendresse et de douleur.

Des bruits sinistres ne tardèrent pas à retentir jusqu'à Berthe ; elle les rejeta comme des mensonges. Et pourtant, en tombant sur son cœur, ces bruits le brisèrent : elle devint triste et languissante. C'est un désenchantement bien terrible que celui où vous songez pour la première fois, quand le sol fléchit sous vos pieds, que ce tapis de fleurs qui pare le sentier où vous cheminez joyeux pourrait bien ne couvrir qu'un abîme. Berthe, jusqu'à ce jour, n'avait entrevu l'avenir que dans un prisme de bonheur ; et l'idée de la possibilité d'une séparation si brusque vint lui créer des maux dont elle ne soupçonnait pas même le germe dans le malheur. Leur séparation, ce fut la seule idée qui se dressa dans ses rêves. La conduite de Pierre la fit frémir. – Ses pensées saignèrent quelque temps dans le silence de son âme ; mais ces inquiétudes ne sont pas des fardeaux que l'on garde long-temps sur son cœur : dussent-ils se briser en retombant, il faut les soulever dès qu'on en a senti le poids.

- Quelle que fût la vérité, Berthe voulut la connaître.

Un jour donc que Pierre, après une longue absence, se retrouvait auprès d'elle, moins par tendresse que par habitude, peut-être, la jeune fille trouva dans sa douleur assez de force pour rompre enfin cette incertitude.

- « Pierre, tu t'efforces en vain de le cacher,... ton cœur se refroidit, Pierre... Autrefois tu savais trouver chaque jour des instants pour me chercher,... et maintenant une heure à te voir, une heure à t'entendre ;... toutes les semaines je n'ai pas ce bonheur... Quelqu'un de nous deux a changé, Pierre... Ce n'est pas moi,... oh! pour t'aimer mon cœur est toujours le même!
  - − Je t'aime aussi ;... mais tu te tourmentes toujours.
- Tu serais bien coupable! Je t'ai tout sacrifié,.... tout ce que j'avais au monde.... mon honneur, ma vie,... mille fois plus, le bonheur de ma mère. Eh bien! je ne m'en plains pas; non, je suis heureuse,... si, pour tant de sacrifices, tu me donnes un peu d'amour.
  - Console-toi donc.
- Écoute ; je ne sais quelle crainte me glace ; j'ai tort peut-être, ne m'en veux point : ces bruits de mariage, je n'y ai pas cru, au moins !..... mais c'est égal ;..... et puis ta famille,... je ne lui ai rien fait, et pourtant chaque fois que je rencontre ta mère,... tiens, Pierre, je crois qu'elle ne m'aime pas.... J'ai beau penser à toi, j'ai beau faire, tout m'inquiète. Que veux-tu donc ? on n'est pas maître de cela ! quand on s'aime, on craint toujours de se perdre. Oh ! oui, Pierre, si je n'avais pas tant de peur, c'est que je n'aurais pas tant d'amour. Mais toutes mes inquiétudes tu peux les calmer : un mot, un seul, et je serai heureuse ! jure-moi que tu m'aimes.
  - Ai-je besoin de te le jurer, mauvaise!
- Dis que tu ne seras jamais à d'autres. » La jeune fille prononça ces mots avec le sentiment de défiance d'un pêcheur qui, à la mobilité de la grève, craint de marcher sur une lisse\*.
  - « Ne te l'ai-je pas déjà cent fois promis ?... Mais vois-tu....
- Comment!» Le visage de la jeune fille était devenu plus pâle que l'écume des lames; les yeux éraillés, la bouche entr'ouverte, les lèvres tremblantes, elle semblait attendre dans une tension nerveuse le mot d'une existence de malheurs.
- « Tu le sais bien, je n'y consentirais jamais ;... mais, vois-tu, on n'est pas son maître.
- Ô mon Dieu! je suis perdue! » Ce fut un cri déchirant. Haletante, Berthe avait plongé sa tête dans ses deux mains. Une espèce d'angoisse s'échappa un instant en sanglots de son cœur. Puis, se redressant soudain, ses traits

s'animèrent de cette assurance que donne toujours une profonde conviction : une inspiration lui était venue.

« Mais, non, tu ne peux pas m'abandonner ; tu ne le peux pas, Pierre! Ce n'est pas pour moi : mon avenir, honneur et vie, tu as tout détruit? Maintenant que je meure de faim ou de honte, que t'importe! c'est ma faute.... C'est pour toi, pour ton enfant,... Pierre, je suis mère! »

## III

Berthe ne se méprit pas un seul instant sur le changement qui s'était opéré dans les affections de Pierre. La vérité lui apparut tout entière à travers l'embarras de ses explications. En vain voulut-il calmer les inquiétudes de la jeune fille par des protestations et des promesses, il n'y réussit pas. Il y a dans l'âme d'une femme une admirable délicatesse, qui pénètre tous les secrets, écarte tous les voiles. Elle ne raisonne pas, mais elle pressent, elle devine : c'est un sens qui nous échappe, à nous, hommes ; une sorte de seconde vue dont rien ne peut tromper le regard.

Ce n'étaient plus ces paroles bonnes, naturelles, que l'œil révélait plus vite que la voix ; qui semblaient à peine toucher les lèvres, tant elles s'élançaient vivement du cœur. Non, ce n'étaient plus ces confidences d'amour si simples, et pourtant si puissantes, qu'avant de douter d'elles la jeune pêcheuse eût douté de son salut, eût douté de la bonté de Dieu.

Des protestations avaient succédé à ces épanchements naïfs ; car Pierre savait que Berthe ne pouvait plus y croire. Des serments avaient succédé à ses promesses ; mais ces assurances étaient si glacées, que, loin de dissiper les craintes que la pauvre enfant sentait naître chaque jour dans son âme, leur froideur les augmentait encore. Le parjure perçait sous celles-ci, comme à travers ces protestations se montrait l'indifférence.

Et d'ailleurs, lors même que, confiante comme l'est quelquefois l'inexpérience, Berthe eût fait taire sa raison et son cœur pour croire à ces paroles, la conduite de Pierre ne fut-elle pas venue leur jeter, chaque jour, ses rudes et froids démentis ?

Deux mois se passèrent ainsi : Pierre évitait la présence de Berthe avec autant de soin qu'il en mettait autrefois à la rechercher. Si, hasard ou persévérance, elle parvenait à le rencontrer seul, loin de la consoler, de donner quelque espérance à cette pauvre délaissée, qui ne demandait qu'à croire, tout effrayée qu'elle était de l'avenir, il se plaignait de ses obsessions, de sa tyrannie, et la laissait plus désolée, plus seule, redoutant toutes les questions, redoutant tous les regards, sans le sein d'une amie pour épancher ses angoisses ; contrainte de verser en dedans tous ses pleurs, de dévorer en secret toute son amertume.

Le troisième mois s'écoula entier sans qu'elle pût lui parler une seule fois. Il est vrai que la malheureuse avait cessé de s'attacher à ses pas ; il lui était trop cruel de voir ses tendresses s'aller briser sur ce cœur dur et froid, comme les lames sur un récif pour le durcir et le glacer davantage.

Elle ne quittait plus sa mansarde que pour descendre dans les grèves, quand la grandeur de l'eau lui permettait de pêcher dans les rochers, ou lorsqu'elle se rendait sur les parcs au triage des huîtres. Le reste du temps elle le passait près de sa mère.

Un soir que, défaite, abattue, elle était restée la journée entière sans sortir, sa mère, qui tout ce temps l'avait observée avec inquiétude, vint enfin s'asseoir à côté d'elle.

Berthe devint rouge comme une branche de corail.

Marie-Jeanne (ainsi se nommait sa mère), Marie-Jeanne prit avec bonté la main de sa fille dans les deux siennes, puis attacha sur elle un regard triste, mais rempli de la plus vive tendresse.

Berthe abaissa ses longs cils, et sentit plus vivement son sang battre son cœur.

« Tu as quelque chose, ma Berthe, lui dit, après quelques instants de silence, d'une voix douce et consolante, sa vieille mère : tu as quelque chose ; ton caractère change tous les jours. Tiens !... depuis deux mois tu n'es plus la même ; toi si gaie, si vive, si heureuse, te voilà triste maintenant, triste à me chagriner moi-même. Tu n'as plus d'ardeur que pour l'ouvrage ; tu ne sors plus ; tes journées se passent ici. J'ai bien du plaisir à te voir, mon enfant ; oh ! oui, mon Dieu !... mais vois-tu, je sens que ce ne doit pas être comme cela ; il faut qu'une jeune fille s'amuse : la gaieté lui est nécessaire comme le soleil l'est aux fleurs : la gaieté c'est son soleil. Vois aussi comme tu changes. » Berthe soupira et baissa sa tête sur son sein ému.

« Allons, ne fais pas l'enfant, reprit plus affectueusement encore Marie-Jeanne. C'est ta mère qui te parle ; ce ne sont point des reproches que je te fais. Non, ma fille; mais c'est que je voudrais toujours te savoir contente. Je n'ai pas d'autre bonheur que le tien, moi. Te posséder là, gaie, chantante, rieuse, baiser tes bonnes joues roses, c'est ma vie. Quand tu ris, je suis heureuse; quand tu es triste, par exemple, je ne sais pas, mais le deuil me gagne, ma tête se trouble, mes yeux me brûlent; je me sens mal, vois-tu, Berthe! C'est comme cela... Regarde-moi donc; allons, enfant, baisez-moi!... et que l'on m'écoute tranquillement maintenant!... »

Et, après avoir baisé au front sa chère Berthe, la bonne mère poursuivit :

« Il faut que tu me dises ce que tu as : on ne change pas ainsi sans cause. Que sont devenues tes belles couleurs, si fraîches et si vives ? Ton teint est pâle, tes yeux se creusent chaque jour... Es-tu malade ?... Il faut qu'on se soigne quand on souffre... On ne plaisante point avec les maladies, on ne guérit point sans secours... Ne crains pas, ma bonne fille ; tu ne manqueras de rien, ni de soin, ni de tout ce qui sera nécessaire : ta mère est là... et Dieu merci ! Si nous sommes pauvres, nous avons des amis qui sont riches... Eh bien ! es-tu malade ? réponds-moi ! je veux qu'on me réponde ! Parle donc !...

Non, ma mère, je ne souffre pas. »

À peine Berthe eut-elle jeté ces mots dans un soupir, que deux grosses larmes coulèrent sur ses joues.

- « Mais tu pleures : qu'y a-t-il donc ? te serait-il arrivé quelque malheur ?
- Oh! oui, un grand malheur... »

Ses larmes redoublèrent, et ses soupirs étouffèrent sa voix.

« Eh bien! Berthe, dis-moi cela. Conte-moi tout cela vite; peut-être que ce n'est rien. Ne pleure pas : cela se voit souvent. Quand il vous arrive quelque chose, on se trouble, on s'effraie, on juge tout à travers la peur, et l'on juge mal; et puis, quand ce serait un malheur, ne suis-je pas ta mère? ta bonne mère! Si tu as des chagrins, ne dois-je pas en avoir la moitié? Oh! si, ma Berthe! N'est-ce pas que tu m'aimes bien? que tu m'aimes trop pour vouloir souffrir seule? Les douleurs partagées ne sont plus amères; et d'ailleurs j'aurai peut-être des consolations à te donner. Oh! les mères, elles ont des secrets pour guérir les maux de leurs enfants: le bon Dieu a mis du baume dans leurs paroles; tu ne sais pas cela, ma fille. Oh! va, un jour tu l'apprendras. »

Un sanglot déchirant brisa la poitrine de Berthe.

« C'est donc pour me désoler ? Tu souffres, et tu ne veux pas me le dire. Mais c'est affreux ! Tu ne penses pas à tout le mal que chacune de tes larmes, que chacun de tes soupirs me mettent dans le cœur... Parle donc ! n'as-tu pas



Rivages de Normandie

de confiance en moi ? Que t'ai-je donc fait, malheureuse enfant, pour te défier de ta mère ? »

Et Marie-Jeanne se mit à sangloter elle-même.

- « Ma mère, ne pleurez pas! ne pleurez pas, vous me feriez mourir! » Les mains jointes alors, et les yeux au ciel, Berthe ajouta d'une voix étouffée : « Mon Dieu! que vous me faites payer cher ma faute!
- Ta faute, ma fille! reprit la vieille femme, dont les yeux se séchèrent, et dont le front devint sévère. Toi, coupable!... Oh! non, cela ne se peut pas! » Elle laissa tomber ses mains sur ses genoux. Les soupirs de Berthe interrompirent seuls le silence, après lequel Marie-Jeanne reprit: « Tu te trompes, tu es trop sévère; tu ne peux pas avoir commis une faute, mon enfant. Ce sera quelque imprudence, sans doute... »

Elle s'arrêta un instant avant de continuer ainsi :

- « Aimerais-tu, par hasard, quelqu'un de nos jeunes gens ?... Allons, voyons !... ce n'est pas un crime... Te voilà déjà grande, laborieuse et rangée ; tu es un bon parti pour tous nos pêcheurs... » Ces dernières paroles furent prononcées lentement, avec inquiétude et embarras.
  - « Ma mère! il ne m'aime plus.

- Eh bien! ma fille, c'est qu'il n'était pas digne de toi; celui qui a pu méconnaître ton cœur ne méritait pas de le posséder. Console-toi, ma Berthe; oh! va, ce n'est pas toi qui manqueras d'épouseur.
  - Mais lui!...
  - Sois raisonnable ; ne pleure pas ainsi.
- Oh! laissez-moi pleurer toujours... Vous ne savez pas!... » Marie-Jeanne devint tremblante.
  - « Mais qu'as-tu?
  - Ma mère!
  - Parle donc!
  - Oh !... oh ! vous ne me pardonnerez jamais.
  - Moi! mais est-ce possible! ne pas te pardonner, mon enfant?
  - Il m'a séduite. Je suis perdue!»

Cet aveu frappa si violemment le cœur de cette bonne femme, qu'elle ressentit une révolution soudaine dans son corps qu'avait brisé l'âge, et dont la vieillesse avait figé le sang. La tête ébranlée par une espèce de vertige, elle se laissa aller dans son vieux fauteuil. Berthe, glissant à ses pieds, se cacha le visage sur ses genoux.

Cette scène muette dura quelques moments avant que Marie-Jeanne put reprendre :

« Relève-toi, ma fille... » – Sa voix était lente et affaiblie... « Oh! il y a bien du malheur dans tes paroles... mais ce n'est pas à moi de me plaindre... qu'aije à perdre ? rien... quelques jours que je croyais devoir être sereins et qui se couvrent : c'est tout. Dieu nous punit souvent dans nos affections et dans nos péchés. J'avais mis trop d'orgueil en toi, peut-être ; j'avais été trop fière de mon bonheur... il me l'avait donné, il me l'a ôté : que son saint nom soit béni !... Mais c'est toi que je dois plaindre... ce n'est pas ta faute... on t'aura trompée ; on t'a séduite... Ton malheur est assez grand pour que le ciel ait pitié de toi. Il est miséricordieux, lui !... Il n'y a que le monde qui ne pardonne pas... Relève-toi!

- Non, ma mère! il faut que je reste à vos pieds. car j'ai une grâce à vous demander à genoux.
  - Parle, ma fille! je puis tout entendre.
  - Dites-moi que vous ne maudirez pas mon enfant.
  - Ton enfant !... » Berthe fondit en larmes.
  - « Berthe, il faut que tu me dises à l'instant quel est son père ?
  - Ma mère!

- Il faut qu'il t'épouse, vois-tu! » Berthe leva les yeux sur elle, joignit les mains, et dit avec ferveur, comme si elle se fût trouvée devant Dieu.
  - « Oh! répétez cela, ma mère!
- On ne déshonore pas une jeune fille ; on ne donne pas le jour à un enfant qui ne demandait pas à naître, pour se faire un jouet de ces deux existences, et les rejeter après. Cela ne se peut pas, ni aux yeux du ciel, ni aux yeux du monde. Puisqu'il t'a donné un enfant, il faut qu'il donne à cet enfant un père. » Le regard de la jeune fille rayonna d'espérance et de bonheur.

## IV

Il eût fallu connaître les idées religieuses et le rigide sentiment d'honneur de la mère de Berthe pour deviner combien son cœur fut vivement frappé par la faiblesse de sa fille. Bien des larmes amères brûlèrent ses yeux éteints que n'obscurcissaient plus que les pleurs de la vieillesse; bien des douleurs se ranimèrent dans son cœur qu'avaient épuisé soixante-cinq ans d'existence; mais la digne femme trouva encore dans son âme assez de force pour étouffer ses soupirs et cacher sa douleur.

De tous les moyens qu'elle avait employés pour voir et entretenir Pierre, aucun ne lui avait encore réussi. La malheureuse sentait tour à tour ses espoirs ployer et rompre sous elle.

Une dernière ressource lui restait; elle la saisit.

Un curé jouit encore dans la plupart des petits ports de la Normandie d'une influence qui tient à la fois de la puissance paternelle et de l'autorité du magistrat.

Un curé de campagne, le plus souvent né au village, comme ses paroissiens, est un ami sûr et un guide qui ne peut les égarer ; si l'éducation ecclésiastique l'a élevé au-dessus d'eux pour la science, son éducation première l'empêche d'être étranger à leurs idées, à leurs passions, à leurs besoins ; il connaît leurs défauts, leurs superstitions et aussi la simplicité de leurs mœurs ; et, quand il y a une peine ou un malheur sous un chaume, il sait, mieux qu'un autre, comment l'adoucir. C'est un bel et saint usage que celui d'appeler au milieu des familles un conciliateur révéré par tous, moins encore à cause de son caractère sacré que de ses vertus, de l'y appeler pour guérir les plaies, pour

reformer les liens rompus, pour étouffer les cris de discorde et de haine sous des paroles de paix et d'amour.

Le curé de Granville était un de ces excellents ministres, charitables, dévoués, trouvant toute leur religion dans l'Évangile et dans leur cœur, pratiquant la morale des premiers apôtres. Dignes prêtres qui donnent l'exemple de toutes les vertus, et apprennent à ceux qui les voient à l'œuvre combien il est beau et facile de vivre simplement, laborieusement et honnêtement.

Arrivé à l'âge de soixante-huit ans, il avait conservé, malgré les malheurs et les fatigues de sa jeunesse, cette énergie de santé, cette richesse et cette fraîcheur de sang qui décèlent une organisation dont jamais le feu des passions n'a altéré la puissance. Tout en lui répandait dans son maintien un air de dignité que tempérait une bonté exquise.

Ce fut à lui que Marie-Jeanne fut confier son malheur.

Le lendemain, il était six heures du soir ; bien que l'on fût encore dans les derniers jours d'octobre, le ciel bas et grisâtre ne jetait qu'un jour rare et pauvre dans une chambre du presbytère.

La décoration de cette pièce était d'une simplicité qui empruntait son élégance plutôt au bon goût qu'à la richesse des objets ; les cadres à baguettes dorées, mais ternies, qui pendaient sur les lambris, contenaient des gravures d'après les toiles chrétiennes des grands artistes de l'Italie et de l'Allemagne. Une petite pendule de marbre était placée sur la cheminée, entre deux vases de verre bleu où trempaient des fleurs. Mais ce qui fixait surtout les yeux, c'était un beau crucifix d'ivoire d'un travail si parfait, qu'il était digne de reproduire le trépas sublime de l'ami des hommes. Une table recouverte d'un tapis de serge verte ; une bibliothèque riche d'in-folios, un fauteuil de velours jaune et six chaises de merisier complétaient l'ameublement.

Un jeune homme, debout dans l'embrasure de la croisée, paraissait attendre avec une anxiété que révélait la fixité de ses regards.

C'était Pierre.

Le curé ne tarda pas à entrer avec la mère de Berthe. Il lui présenta le fauteuil, et s'assit lui-même après avoir offert une chaise au jeune pêcheur.

« Pierre, lui dit-il, après quelques mots, la présence de Madame vous apprend sans doute le motif qui m'a fait vous appeler ici. »

Pierre rougit, et baissa les yeux sur son chapeau qu'il avait placé entre ses genoux.

Le prêtre reprit :

« Vous êtes un honnête homme, Pierre... Berthe était jeune, confiante, sans expérience ; vous vous êtes fait aimer d'elle, vous l'avez séduite avec des mots d'amour ; vous lui avez parlé de mariage, et elle s'est livrée à votre parole ; enfin, vous l'avez déshonorée. Qui est coupable, si ce n'est vous ?... Pierre, vous ne pouvez sans crime l'abandonner maintenant. Quand on a fait le mal, c'est un devoir de le réparer. Vous avez pris l'honneur de Berthe, il faut le lui rendre ; if faut lui restituer son avenir que vous avez détruit. Son enfant, d'ailleurs, est le vôtre ; voulez-vous le vouer à la misère et au mépris ? Voulez-vous qu'un jour il vous maudisse ? Il en aurait le droit ! Et prenez-y garde, la voix de l'innocent est puissante auprès de Dieu.

Pierre ayant voulu balbutier quelques excuses au milieu desquelles il jeta le nom de son père, Marie-Jeanne l'interrompit :

- « Mais l'as-tu consulté, ton père, avant de perdre ma fille ?
- À Dieu ne plaise, ajouta le curé, que je prêche jamais à un fils la désobéissance! cependant, je dois vous rappeler que la première voix à consulter est toujours celle de la conscience. »

Ce fut dans ces représentations que se renferma le rôle de conciliateur qu'avait accepté le prêtre. Après une conversation où il représenta au jeune homme ses devoirs de chrétien et ses obligations d'honneur, conversation que Pierre écouta en silence, le vieillard termina par ces mots :

« Voilà tout ce que je voulais vous dire. Je désire que vous fassiez ce que vous dictera votre cœur. »

Ils se levèrent tous trois.

« Tu viens d'entendre M. le curé, dit alors la pauvre mère en fondant en larmes : tu ne peux abandonner ni ma fille ni ton enfant. Pierre, leur vie dépend de toi, il dépend de toi de les tuer d'un seul mot. Oh! si tu peux être ému par les prières d'une mère, me voilà à tes pieds. Grâce! rends-nous à tous trois l'honneur! »

Et la pauvre vieille embrassait les genoux du jeune garçon et mouillait ses mains de pleurs.

- « Relevez-vous... Oh! je voudrais bien l'épouser, moi, dit le pêcheur d'une voix tremblante. Mais vous connaissez mon père...
  - Eh bien! Pierre, je me charge de lui demander son consentement.
- Si vous pouviez....., dit Pierre, en portant sur le vieillard ses yeux humides.
- Je savais bien, reprit Marie-Jeanne se relevant rayonnante de joie, je savais bien, Pierre, que tu étais bon et généreux. Oui, Pierre, tu agis en honnête



Triage des huîtres

homme ; ça te portera bonheur. Mais vous, M. le curé, le ciel peut seul vous récompenser de tout le bien que vous faites! »

Il avait cependant trop présumé, le digne homme, de l'influence que son caractère lui donnerait sur le vieux caboteur. Habitué à soumettre tous les projets d'établissement pour son fils, non à l'éventualité des affections, mais aux conclusions beaucoup plus positives de ses calculs, le père Bénard ne put qu'opposer ce mot : *impossible* ! exprimé de cent manières aux raisonnements que lui fit le pasteur.

Cette démarche n'eut donc pour résultat que de déterminer le rusé marin à couper court par un mariage *sortable* à toutes les intrigues dont il pourrait être entouré.

Le soir, lorsqu'assis à table avec son fils et sa femme, il vit le souper toucher à sa fin, il ne voulut point laisser passer cette occasion sans commencer à mettre en jeu ses projets.

« Pierre, dit-il, en fermant son gros couteau à manche de corne, et en poussant devant lui son assiette, tu sais que ta mère et moi nous songeons depuis longtemps à t'établir. Tu es accueilli déjà comme un ami dans la famille Lefebvre ; Julie est une de nos plus jolies bavolettes ; et puis, c'est laborieux, actif!... Ça fera une bonne femme de ménage. Le père est riche. Tu trouveras donc là une jolie femme et une bonne dot : c'est un parti qui doit te convenir

comme il nous convient à nous-mêmes. Te voilà en âge de te fixer... Il faut que cela se fasse. »

Pierre, à qui cette brusque proposition avait mis un frisson dans les chairs, fut heureux que les derniers mots de son père lui suggérassent une réponse.

- « Je suis encore bien jeune, mon père. Pour le moment, voyez-vous....., je préférerais attendre.
- Tu n'es pas franc, Pierre. Ne cherche pas à me rien cacher. M. le curé m'a tout dit. Mais tu dois savoir d'abord que tu ne peux pas épouser Berthe : une fille qui n'a rien que des charges ; ce serait te mettre dans la misère et vouloir nous y entraîner aussi. D'ailleurs ta mère et moi n'y consentirions jamais. »

Le ton avec lequel maître Bénard prononça cette dernière phrase ne comportait pas de résistance.

- « Eh bien! mon père, je serai malheureux! J'aime Berthe, Berthe m'aime, je ne puis prendre d'autre femme qu'elle.
- Ce sont de belles paroles ; mais un mariage est chose sérieuse, cela ne se fait pas par caprice, l'avenir en dépend : il faut songer à l'avenir. Quand te viendront des enfants, qui les nourrira ? Crois-tu que nous irons jeter à une étrangère le peu que nous aurons gagné à la sueur de nos bras ?
- Je ne dis pas cela... Je travaillerai ; mais lors même que je n'aimerais pas
  Berthe, pourrais-je l'abandonner après l'avoir séduite ?
- Et moi, reprit vivement le père, crois-tu que je puisse la recevoir ? Non.
  Je ne donnerai pas pour fille à ta mère une femme déshonorée. »

Ces derniers mots furent marqués par son père d'un accent de dédain qui fit mal à Pierre.

- « Déshonorée! reprit-il blessé au cœur, moins par ces paroles que par le ton de mépris; c'est vrai! Nul homme ne peut l'épouser désormais. La honte seule l'attend dans le monde. Elle est déshonorée par mon fait, par ma faute. Il n'y a que moi qui puisse l'épouser sans rougir; car je puis seul lui rendre l'honneur et l'estime...
  - Tu ne l'épouseras pas.
  - Je l'épouserai, mon père! »

## $\mathbf{V}$

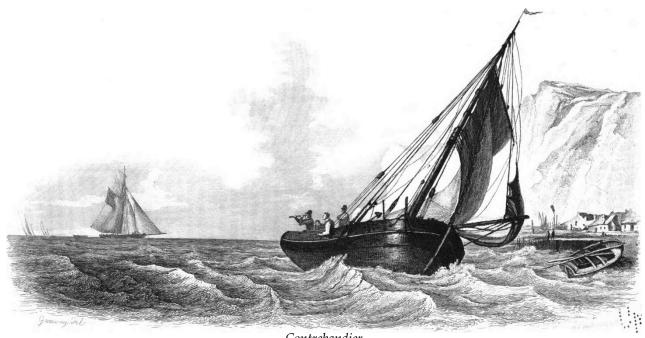
Des scènes pareilles à celle qui avait éclaté entre le père Bénard et son fils ne troublent pas le calme intérieur des familles sans y laisser des traces que ne peut qu'à la longue effacer le temps. Les blessures faites par des mains chères sont les plus difficiles à guérir ; le souvenir des affections et des devoirs qu'un instant d'impatience a fait fouler aux pieds, loin de les cicatriser, est un fiel qui vient en corroder l'ulcère.

Ainsi maître Bénard, froissé dans sa puissance et dans ses sentiments de père, ne voyait qu'indifférence et ingratitude dans l'emportement de son fils, tandis que Pierre se peignait de couleurs tyranniques l'inflexible volonté sous laquelle son père avait voulu étouffer ses affections.

Une froideur, que ne pouvaient qu'augmenter leurs dispositions mutuelles, se glissa donc chaque jour plus profondément dans leurs rapports. Pierre ne paraissait plus que rarement au logis. Le temps que lui laissaient ses occupations, il le dépensait seul, avec ennui, à se promener sur les quais du port, ou dans les rochers. Mais il fallait rentrer le soir ; la froide réception qui l'attendait alors lui devenait encore plus insupportable par les larmes silencieuses qu'il voyait rouler dans les yeux de sa mère.

Cela ne pouvait durer ; la nécessité de se soustraire à cette existence le contraignit à quitter la pêche des huîtres, pour la navigation au cabotage, qui lui promit du moins de longues absences. Il se fit porter sur les rôles de l'*Alcion*.

L'Alcion était un petit sloop élancé, souple, hardi, peu fort de tonnage, il est vrai, mais d'un gabarit léger et coquet comme celui des plus jolis côtres anglais.



Contrebandier

Cette élégance de formes ne l'empêchait pourtant pas, grâce à la bonne réputation de Griffard le braque\*, son armateur et son patron, d'être très véhémentement soupçonné de cacher, sous son air innocent, un audacieux et impudent fraudeur.

Vingt descentes de *gabeloups* à son bord n'avaient cependant produit aucun résultat dont on pût logiquement conclure l'illégalité de son commerce ; mais un mystère si grand enveloppait ses expéditions ; on était tellement fait à le voir, comme les godes\* et les satanies\*, préférer, pour courir les lames, les moments où la tourmente les blanchissait d'écume, que la crédulité publique, ne pouvant pénétrer le secret de ses habitudes, était toujours disposée à recevoir, comme des faits constants, les conjectures que hasardait sur lui la curiosité la plus indiscrète.

Pierre fit deux voyages aux îles anglaises, sans que son père accueillit avec plus de bienveillance son retour. Le front du vieillard, au contraire, s'assombrissait au point que, voyant l'expression souffrante qui chaque jour s'y arrêtait davantage, Pierre commença à se reprocher ce qu'un instant de colère avait mis d'irritant dans ses paroles. L'amour filial retrouva toute sa puissance devant cette douleur ; ses pensées se reployèrent sans ressentiment dans son âme. Vue à travers la tendresse vive et respectueuse qu'un instant y avait comprimée, la conduite de son père lui apparut sous un autre jour. La sollicitude la plus profonde avait dicté sa défense ; et lui avait répondu à cette sollicitude par l'insubordination et la dureté! Voilà ce qu'il se dit ; et Berthe, dès-lors, dut perdre insensiblement cette espèce d'inviolabilité dont, après

l'amour, l'entourait le malheur. Il s'habitua peu à peu à la voir se dresser entre lui et son père comme un obstacle à son pardon.

Ce fut sous l'influence de ces dispositions qu'il se préparait à faire son troisième voyage.

Il pouvait-être quatre heures du soir lorsqu'appareilla l'Alcion.

Une expédition d'un haut intérêt pouvait seule déterminer maître Griffard à prendre la mer par un pareil temps. C'était une chose évidente pour tous les marins, qu'il s'engageait là dans une partie dont lui, son équipage et son bateau étaient l'enjeu.

Une bourrasque de vent d'aval grondait alors avec tant de violence, que la baie de Granville semblait une nappe d'écume que tigraient seules de taches noires les crêtes granitiques des rochers. L'image la plus fidèle que l'on puisse se retracer du spectacle qui se serait offert en ce moment aux regards d'un homme arrêté sur la falaise, est de se figurer la mer comme une immense peau d'hermine.

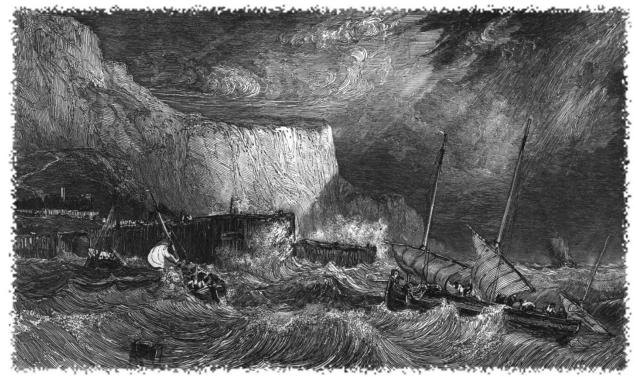
Plusieurs pêcheurs, appuyés sur le parapet qui termine la vieille jetée, examinaient en silence les dispositions de partance et les manœuvres qui s'exécutaient à bord de l'*Alcion*. Leurs yeux ne se portaient point de cette frêle barque sur la pleine mer sans qu'un sentiment de terreur ne se révélât dans leurs regards.

- « Maître Griffard va courir là une chienne de bordée ; le temps se prend, la bourrasque n'a pas l'air de vouloir mollir, dit un vieux loup de mer, en retournant sa chique et en raffermissant sur sa tête son chapeau de toile cirée.
- Voilà deux bateaux qu'il perd, répondit le matelot auquel s'adressait cette remarque ; il pourrait bien laisser sa peau avec le troisième.
- À la troisième fois, comme on dit, haut les bras, la bombe tombe! C'est le coup décisif, celui-là. Je crains bien qu'à force d'y goûter, il ne finisse par boire un bon coup dans la grande tasse. »

Mais l'*Alcion*, loin de s'effrayer des sinistres prévisions que lançait contre lui l'espèce d'instinct que donne une longue expérience aux vieux marins, avait hardiment hissé sa brigandine et son foc, et attaquait la mer avec vigueur.

Les lames étaient fortes; pesamment roulées par la tourmente, elles offraient un obstacle que les petites embarcations ne franchissent jamais qu'avec peine et danger. Bien que l'*Alcion* fût obligé dans sa marche d'en dessiner toutes les ondulations, il s'y lança avec tant d'énergie, qu'il eut franchi en un instant le banc de brisants situé au sud du môle neuf.

La marche devint plus facile.



La rentrée au port

Cependant, comme à mesure que l'on s'éloignait de la terre, le vent soufflait avec plus de violence, un ris fut pris dans la brigandine pour offrir moins de toile à son action. Soulagée, par cette manœuvre, dans sa mâture et sa coque, l'embarcation filait plus rapidement entre les lames, lorsqu'une rafale imprévue vint la coucher presque horizontalement sur les flots.

L'Alcion, étant sorti de la partie de la mer que les hauteurs du roc protégeaient contre la tempête, s'était trouvé subitement exposé à toute sa violence.

Pendant plusieurs minutes, Griffard dut craindre qu'il ne chavirât sous le poids de cette bouffée. Le vent ayant pourtant molli, on put haler bas la brigandine, et le sloop reprit aussitôt son équilibre naturel. Le patron n'en resta pas moins convaincu de la témérité qu'il y avait à affronter des dangers dont les développements de la tourmente avaient presque complètement détruit les chances de succès. Sans expliquer les motifs de son changement de résolution, il gouverna pour regagner le port.

Comme il sentit, dès le premier coup d'œil, que, malgré toute l'ardeur de sa jolie embarcation, il ne pourrait jamais pincer le vent d'assez près pour gagner le chenal, il ne dut songer qu'à donner dans le passage du *Suez* (sud-est).

Dès qu'il eut atteint les parages abrités, où la brise permettait de porter quelque voilure, la brigandine fut de nouveau hissée, et l'*Alcion* donnant de nouveau la bande, reprit sa course rapide. Ainsi penché sur les flots, qu'il

couvrait d'un long sillage dont l'écume se mêlait comme une nouvelle zone à la crête écumeuse des lames, l'*Alcion* ressemblait à ces blanches mauves qui, durant la tempête, rasent, en pêchant, la cime des flots.

Griffard avait beau piquer le plus possible dans le vent qui croissait sans cesse, son cap déviait tellement sous la force du courant et de la brise, qu'il fut forcé de courir une nouvelle bordée pour essayer de gagner le havre.

Cependant le tocsin sonnait à l'église de Granville, et tous les habitants se précipitaient vers le port. Quelques jeunes gens, excités par Jacques Lefebvre, s'étaient déjà jetés dans un canot pour porter au pauvre sloop le bout d'une amarre de salut, car tout faisait craindre aux marins réunis sur le port que cette nouvelle bordée fût sans succès.

- « Que vous ai-je dit ?... Voyez donc comme il est porté vers Herel.
- Et il ne vire pas.
- S'il n'attrape pas la jetée cette fois-ci, comme c'est sûr, il montera un mauvais quart.
  - Voyez donc! il ne se relèvera jamais! »

En effet, maître Griffard s'était tellement approché des terres, que, lorsqu'il voulut courir un autre bord, il sentit combien il lui serait difficile, en luttant contre la marée et contre la tempête, de s'éloigner des rochers où l'affalait la force de l'eau.

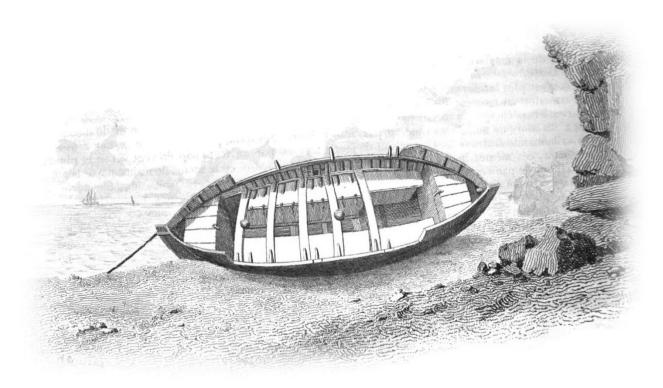
L'Alcion ne cessa cependant de se comporter avec une admirable énergie ; mais, bien qu'il heurtât toujours vaillamment les lames, lorsqu'il put mordre sur la mer, chaque flot le drossait sur les récifs.

Ce ne fut qu'alors que Griffard aperçut, nageant vers lui, le canot que lui avait dérobé la grosseur des vagues : la tentative qu'il fit pour s'en approcher fut cause de sa perte. L'*Alcion*, ayant offert le flanc aux flots, ne put plus résister à leur choc ; emporté sur les rochers, où le roulèrent et le défoncèrent les lames, il couvrit en un instant la mer de ses débris.

Le canot arriva cependant encore à temps pour sauver quelques-uns des malheureux qui luttaient cramponnés aux fragments de mâture.

Le lendemain le temps était serein ; le ciel était si pur, que dans une chambre du port, dont les fenêtres s'ouvraient sur la mer, si le feu qui pétillait dans la cheminée n'eût annoncé la venue des premiers froids, l'on se fût cru dans une tiède matinée du mois de juin.

Un rayon du soleil plongeant dans l'intérieur de cette pièce, qu'il traversait diagonalement d'un sillon de lumière, venait s'épanouir frais et coloré sur le pied d'un lit où reposait un jeune malade.



Bateau de sauvetages

Le vague sentiment de souffrance qui adoucissait, sous des teintes pâles, le musclé ferme de son visage, y répandait une expression dolente où son âme semblait se reposer de ses douleurs.

Deux femmes se tenaient alors près du lit.

L'une âgée, assise contre la table de nuit, les mains jointes et les yeux en larmes, vous eût rappelé, non pas la pureté des traits, l'âge avait profondément ridé sa figure, mais par l'expression de peine intime où se traduisait toute l'âme d'une mère, cette vierge sainte (*mater dolorosa*) d'Albert Durer, texte admirable de toutes les poésies de la tendresse et de la souffrance.

L'autre, debout dans la ruelle, fraîche et belle enfant, tenait ses yeux tristement attachés sur le jeune homme, dont elle semblait veiller avec sollicitude le sommeil. Le jeune homme était Pierre Bénard.

Pierre, arraché aux flots presque sans vie, avait été transporté chez le père Lefebvre, où lui avaient été prodigués les premiers secours. Comme il avait été long-temps sans recouvrer la connaissance, le médecin avait manifesté la crainte que le mouvement d'un changement de lieu ne déterminât une crise ; et maître Lefebvre n'avait pas voulu souffrir qu'il fût transféré chez ses parents ; un lit avait même été préparé pour sa mère.

C'était elle qui, avec Julie, veillait en ce moment sur son fils.

Aucun incident n'avait agité sa nuit ; elle s'était écoulée douce et calme. Sa respiration s'exhalait plus aisée et avec un bruissement devenu à peine sensible.

La fièvre, violente d'abord, avait disparu. Le sang du jeune matelot, rafraîchi par le sommeil, s'était répandu également dans tous ses membres, où la douce chaleur du lit facilitait les fonctions de la vie. Des teintes légères commençaient à se répandre sous sa peau : son front et ses lèvres reprenaient quelque chose de serein à travers leur expression endolorie.

Le repos avait été profond, le réveil s'avançait paisible.

Ses pensées traversaient déjà ses derniers rêves en vagues images ; ses émotions, à peine écloses, se glissaient en son âme à travers son sommeil, comme en ses yeux la lumière à travers ses cils abaissés.

Ce fut donc par des nuances graduées que l'âme et les yeux de Pierre s'entr'ouvrirent. Le spectacle qui s'offrit à ses regards s'harmonia si bien avec ses pensées, qu'il ne put saisir la transition de l'existence brute à la conscience de la vie.

Cette jeune fille, belle et candide, debout près de lui et lui souriant avec tristesse; sa mère, les yeux au ciel, appelant par ses prières, sur le repos de son fils, les ailes et les sourires des anges; ce rayon de soleil, où les atomes se baignaient et tournoyaient dans une lumière dorée; toute cette nature, pure, resplendissante, affable, lui semblait la continuation des derniers songes qui, roses et chantants, avaient bercé la fin de son sommeil.

Il fallut que la jeune fille, à un mouvement qu'il fit, lui adressât la parole pour le faire redescendre de ses chimères.

« Eh bien, Pierre, vous trouvez-vous mieux? »

Pierre se souleva légèrement en attachant sur elle des regards fixes ; tous les souvenirs de ses dernières émotions accoururent alors. Il se rappela le navire heurtant sur les récifs, il se vit sans autre soutien qu'un débris ballotté par les lames au milieu de ce désastre.

Là, tout se confondit dans sa mémoire. Qui l'avait arraché des flots? comment arrivait-il qu'il s'éveillât entre sa mère et Julie? Il avait beau fouiller dans son âme, il n'y trouvait aucun souvenir.

Tout le temps que dura sa maladie, dont le caractère devint un grand abattement et une extrême faiblesse, Julie ne cessa de lui prodiguer tous ces soins que la sollicitude d'une jeune femme sait rendre si délicieux et si touchants. C'était elle qui faisait tiédir les boissons du malade; c'était elle encore qui venait les lui offrir; et le sourire mélancolique qui se posait alors

sur ses lèvres avait tant de puissance, que Pierre sentait chaque jour sa reconnaissance se changer dans son cœur en un sentiment plus profond.

La pauvre Julie, dont les rumeurs publiques avaient effrayé la tendresse, se livrait avec enivrement au nouvel avenir qui lui reflétait toujours plus brillant l'amour de Pierre.

Depuis son enfance, elle s'était tellement habituée à le chérir, que lorsqu'un soir son père lui dit : « Julie, maître Bénard t'a demandée pour son fils ; ce mariage-là te convient-il ? » l'heureuse enfant rougit et baissa les yeux, car elle sentit que ces paroles réalisaient ses plus chers espoirs et ses plus beaux songes.

Si les froideurs de Pierre avaient depuis jeté bien des inquiétudes dans son âme, ces inquiétudes, en s'effaçant, lui faisaient mieux apprécier son bonheur.

Sa convalescence s'écoula donc ainsi, sereine et calme, entre une mère et une amante, ces deux bons génies que Dieu attache à l'existence de l'homme, pour qu'au sein même des plus cuisantes douleurs sa voix ait toujours des paroles de reconnaissance, de bénédiction et d'amour.

# VI

Si vous êtes peintre, une des plus chétives maisons qui, vers la montée des Noires-Vaches, bordent de leurs lignes onduleuses les quais du havre à Granville, eût offert une douce fantaisie à vos pinceaux : poésie de trait, poésie d'émotions ; vous savez !... une de ces suaves compositions où l'artiste anglais jette son âme.

C'était la fenêtre d'une mansarde.

La croisée était ouverte : on apercevait cependant les arabesques, dont un feuillage de plomb enchâssait capricieusement les vitraux. Une caisse de réséda en fleur portait vis-à-vis sur la gouttière, aux deux extrémités, des pois et des capucines, s'élevant en touffes, couvraient la boiserie, noircie par les ondées, oxydée par le soleil, puis réunissaient au-dessus leurs parfums et leurs pampres.

Et au milieu de ce cadre de fleurs, quoi ? – une fraîche tête de jeune fille, – fleur vivante, fleur comme elles.

Et tout auprès, vif et joyeux, chantant dans sa cage, sautillant sur ses barreaux, un chardonneret, lui aussi fleur, – fleur nomade des airs. Mais au milieu de cette nature si jeune, si chantante, si gracieuse, au milieu de cette vie si palpitante, – fleurs, verdure, oiseau, – c'était une figure à remuer de bien tristes pensées que son blanc visage à la jeune fille.

Une morne résignation répandait quelque chose de poignant dans ces traits, dont la pâleur accusait la souffrance. Ces yeux, dont un éclair de fièvre rendait plus transparente la limpidité; ce visage dont le suave modèle se déjetait dans le vague abattement d'une peine intime; il y avait là-dedans tant de patience et de mystérieuse douleur, qu'on sentait la pitié serrer l'âme.

Oh! non, vous n'eussiez jamais reconnu Berthe.

Et pourtant c'était elle ; – oui, Berthe! Berthe, la jolie pêcheuse des rochers ; Berthe, si joyeuse dans son abandon naïf, si accorte dans sa confiante ingénuité: jeune fille qui n'avait que joie dans la tête, comme elle n'avait qu'innocence dans le cœur ; dont les lèvres ne se plissaient que pour sourire ; dont les regards ne s'animaient que pour prier et pour aimer ; Berthe, qui vous eût révélé à vous cette harmonieuse virginité des formes antiques, ignorée de nous, si la Grèce ne nous l'eût révélée dans ses statues ; car n'est-il pas vrai que ces types, si la nature ne les crée, l'imagination ne les reflète jamais ?

Sombre maintenant, dolente, abattue, ployée comme une herbe humide, décolorée comme une *rose noisette* qu'effeuille un chaud soleil d'été; c'était bien elle.

Le vent du malheur avait passé par là : – le vent du malheur brise et fane.

Cette chambre, qui s'annonçait toujours par des fleurs, fidèles autrefois et heureux emblèmes, maintenant elle ment; elle ment comme ces grandes dames que nos salons saluent de tant d'hommages. Que d'ennuis, que de chagrins sous leurs cachemires et sous leurs tulles! que de fiel sous leurs sourires!... Elle aussi, cette mansarde, voilait bien des angoisses sous des fleurs.

La grossesse de Berthe avait fait des progrès : il avait fallu rompre avec le monde, car toute sa richesse, c'était son honneur. Sa faute connue, adieu tout ! Honte, misère : c'eût été son avenir. Ce n'était pas pour elle que l'effrayait sa destinée ; mais sa mère, vieille et infirme, pour laquelle, dans ses rêves, la pieuse enfant créait toujours un soir de calme et de bonheur, que fût-elle devenue ? – Berthe ne se dissimulait pas que, frappée par le mépris, chacun se serait éloigné d'elle. – Plus de travail alors : – il eût donc fallu mourir ! – mourir de faim !... Si elle eût été seule au monde... mais elle avait sa mère !

Les précautions d'une prudence toujours active avaient dérobé son état aux voisins. Isolée, solitaire, c'était dans sa chambre qu'elle passait des jours entiers : un travail continuel en utilisait toutes les heures. Dès qu'un nuage assombrissait son front, sa mère était là pour le dissiper par des consolations. Parfois même il leur arrivait de parler de Pierre ; et alors, quoiqu'elle ne s'abusât pas elle-même, elle trouvait cependant des mots d'espoir pour adoucir l'infortune de sa fille. Mais elle avait beau faire, le cœur de la malheureuse enfant avait été trop violemment froissé... Souvenirs, espérances, tout n'y passait que pour y aigrir.

Or, besoin de distraction ou malaise, Berthe, ce matin-la, appuyée sur sa fenêtre, se nourrissait un instant d'air pur et de soleil.

Une agitation inaccoutumée avivait la rue : elle en fut surprise. Quelle en était la cause ? Ses yeux se portèrent involontairement sur la maison de Julie ; c'était de là que partait et vers elle que se dirigeait tout ce mouvement qui se croisait sous ses yeux. Son cœur battit plus fort : elle en fut effrayée. Tremblante, avide, elle épiait des yeux un secret que, dans son âme, elle redoutait de surprendre.

Longue ne fut point son attente.

Une foule de bavolettes et de marins sortirent bientôt par couples de l'allée.

Les bavolettes, dans leur plus riche parure : cônée de batiste, jupe de fin Louviers\*, tablier de soie ou de popeline à rubans longs et flottants, et le mouchoir de mousseline à fleurs, et le blanchet\* de damas avec ses embouts dorés, – tout le luxe de cette époque.

Les pêcheurs et les marins, avec leurs pittoresques habits de fête : large pantalon de nankin\* flottant sur l'escarpin à boucle, et le paletot de drap bleu avec ses deux rangées de boutons de cuivre, serrés comme les écailles d'un bar.

Julie marchait en tête, un bouquet blanc au sein, belle, modeste, heureuse.

Le cou tendu, les mains convulsivement serrées à la barre de sa fenêtre, Berthe, l'œil hagard, semblait attendre encore.

Pierre sortit. – Tout fut compris!

La malheureuse ne poussa qu'un cri.

Sa mère eut à peine le temps d'accourir, qu'elle était tombée dans un spasme horrible.

Le sang porté à sa figure gonflait ses veines à décomposer ses traits ; la broue\* débordait entre ses dents grinçantes ; tourmentés de mouvements brusques, ses membres se tordaient dans les crampes. Et la pauvre mère n'avait que son désespoir et des larmes.

Cette révolution hâta une nouvelle crise : le travail de l'enfantement. – L'excès des douleurs rappela Berthe à la vie : l'infortunée se ranima pour souffrir.

Et quelles souffrances, mon Dieu!

Échelle de douleurs toujours croissantes, où chaque minute a ses déchirements, chaque déchirement ses tortures; où toute fibre se crispe frémissante; où tout membre se tord comme un hart\* dans un brasier. – Oh! c'eût été un spectacle à figer le sang, que de la voir se débattre, se roidir sous l'agonie de ces angoisses.

Et ne pouvoir se soulager par une plainte! ne pouvoir décharger sa poitrine dans un sanglot!



Pêcheurs et marins au port

Quand on souffre, on gémit, on crie, on se lamente, on rejette cette lie de fiel qui vous surit\* dans le cœur, et cela soulage : la douleur s'exhale en hurlements.

Mais emprisonner tous ses tourments dans ses entrailles, concevez-vous bien ? les y emprisonner pour qu'ils vous les mordent, pour qu'ils vous les déchirent ; et un être si faible, une jeune fille, pour endurer, pour s'imposer ces horreurs !

Il le faut : le monde est là qui veille ! Un cri peut éveiller la malveillance ; la malveillance découvre bientôt la vérité quand elle peut partir d'un soupçon, bientôt quand ce soupçon est un malheur et qu'elle peut le noircir des couleurs du crime.

Berthe réunissait donc contre ce supplice tout ce qu'il pouvait laisser de force à sa volonté ; et c'était une lutte effrayante! Son cœur se gonflait à briser sa poitrine ; ses ongles s'enfonçaient dans ses chairs ; ses draps étaient broyés sous ses dents, et chaque instant épuisait ses forces alors que chaque instant succédait plus déchirant toujours.

Il est pourtant une douleur que l'on peut rapprocher de ces tortures, – celle de sa mère.

Tantôt, l'âme navrée, elle voulait prodiguer à sa Berthe ses faibles secours, qui s'arrêtaient sans puissance devant ces couches laborieuses ; tantôt, trop faible pour soutenir l'aspect de ce martyre, son cœur se brisait, sa tête s'exaltait de vertige ; alors vous l'eussiez vue haletante, s'arrachant les

cheveux, rôder dans sa chambre comme une bête féroce dans sa cage, puis, écrasée de désespoir, venir tomber, étouffée de soupirs, sur la couche où se mourait sa fille.

Ce fut dans un de ces instants que Berthe, vaincue enfin par le mal, le laissa déborder en sourds râlements. Ce bruit rappela la pauvre vieille à la vie.

Tant de soins, tant de vigilance, tant de peine, tout devenait donc inutile! Ces sanglots, on allait les entendre! Six mois de contrainte, six mois de dénuement, une minute allait les détruire. Leur honte allait courir la ville, et soulever contre elles tous les mépris.

Et ses prières palpitaient à l'oreille de sa fille qui ne pouvait les entendre, et ce bruit de respiration oppressée devenait toujours plus saccadé, plus aigre et plus strident.

Plus de doute, on entendait.... Tout était donc perdu! Que devenir? La souffrance, quelque atroce qu'elle puisse être, on l'endure; mais l'infamie!... et l'infamie était là!...

Oh! vous ne savez pas, vous, ce qu'il fallut de rage à ce cœur de mère pour sauver l'honneur de son enfant; non, vous ne le savez pas! car vous ignorez ce que Dieu a mis de force d'âme dans ces frêles créatures que la maternité sanctifie. Il n'y avait qu'un moyen, moyen terrible!... – Une autre eût brisé sa tête sur une dalle. – Elle eut plus de courage, elle! Le cœur pétri, l'âme délirante, elle couvrit ces gémissements nerveux avec des chants! Pour étouffer ce râle, – le râle de sa fille, – elle chanta!

Ce redoublement de la crise en était la dernière période. Un faible vagissement se fit entendre : l'enfant venait de naître.

À ce cri, il fallut voir Berthe s'arracher à ses tourments, comme un malade au réveil s'arrache aux terreurs d'une nuit de fièvre. Toutes ses douleurs s'effaçaient : elle oubliait tout.... tout... elle-même, pour ne plus penser qu'à son fils ; elle le baignait de ses larmes, de ses sourires, de ses baisers. Oh! qu'étaient ses angoisses auprès de ses joies! L'admirant de toutes ses tendresses, le cœur trop plein pour pleurer, elle s'abandonnait à toute l'exaltation de son âme ; elle riait, elle pleurait, elle le couvrait de caresses, baisant ses petits pieds, ses petites mains, sa petite tête, – Une ivresse! une frénésie! – Folie d'amour que ces cœurs de mères!

Les mains jointes, les yeux en pleurs, Marie-Jeanne, pendant quelques instants, la regarda faire en sanglotant de bonheur; mais craignant pour l'enfant ce délire:

« Allons, c'est assez ! sois raisonnable ! Tu ne sais pas ce que tu fais, ma Berthe ! » Comme elle résistait :

« Veux-tu donc le faire mourir ? »

Ces mots glacèrent l'exaltation de la jeune femme ; elle abandonna son fils et retomba sur sa couche dans le sentiment de ses douleurs.

L'enfant fut bientôt couvert d'un bonnet et d'une petite chemise que Berthe avait taillés et cousus elle-même. Ce travail, depuis bien des jours, avait été son seul bonheur.

Un instant après, plus calme et non moins heureuse, elle le contemplait avec un sourire d'extase, que la contraction musculeuse qui semblait encore tordre ses traits rendait plus rayonnante d'amour.

Alors ses pensées redescendirent sur elle : souvenirs et espérance, le passé et l'avenir, tout se ranima dans sa tête, et spectres menaçants ou visions chantantes tourbillonnèrent sous ses yeux.

Tout ce qu'a de fraîcheur et de sérénité le matin de la vie, aube de sa première enfance, joie, insouciance, pudeur, et les illusions, fraîche auréole de l'âme, et l'innocence, cette robe sans tache des premiers jours, tout est perdu, déchiré par les ronces de la route, dissipé par tous les vents de l'air.

Le front de la jeune fille était devenu sombre.

Ce qu'est pourtant la justice des hommes, et à quoi tient pourtant la félicité d'une vie !

Des parents joyeux s'empresseraient autour d'elle ; le carillon des cloches, la voix des amis annonceraient au monde sa délivrance par un hymen de fêtes ; toutes les voix s'adouciraient pour lui murmurer des vœux de félicité : et sa chambre est déserte ; une figure seule sourit près de sa couche, et c'est un sourire de douleur ; il faut qu'elle dévore ses larmes, il faut qu'elle boive en secret son amertume et son fiel. Elle cache son enfant dont elle serait fière, car son orgueil fait sa honte.

Pourquoi?

Parce que nos mœurs ont fait un crime des plus saints penchants de l'âme, et un trafic de chair des plus chastes nœuds.

Parce qu'un imprudent n'a pas trouvé dans son cœur d'homme assez de fermeté pour se livrer à la vertu.

Il a soufflé sur une existence, et cette existence en fleur s'est desséchée comme la lande de la plaine ; et lui, aux applaudissements, s'endort heureux sur un autre amour.

L'homme a passé là ; comme une limace sur un lis, il en a bu les parfums et la rosée et y a laissé sa souillure ; et l'on rejette le lis ; et la limace cuve son ivresse dans le calice d'une autre fleur. Cependant le couvre-feu était sonné à la grosse cloche de l'église : tout mouvement avait cessé sur les quais. Si l'on entendait encore quelque bruit, c'étaient des douaniers faisant leur première ronde, ou quelques pêcheurs qui, avec leurs sabots ferrés, gagnaient paisiblement leurs bateaux.

Marie-Jeanne semblait attendre cette heure.

« Berthe, as-tu entendu ? – La cloche de dix heures est sonnée ; plus tard on pourrait exciter des soupçons... Il serait temps, ma fille. »

Berthe fixa sur sa mère des yeux, comme si elle eût cherché dans sa mémoire la trace fugitive d'un souvenir :

« C'est un grand sacrifice ; mais une heure de plus ou de moins, puisqu'il faut y renoncer... »

Ce mot fixa sa pensée.

- « Que dites-vous ? renoncer à mon fils ! moi, l'abandonner mon fils ! est-ce possible ? mais ce serait un crime. Ma mère, vous ne le pensez pas.
  - Rappelle-toi, ma fille!.., Que m'as-tu donc promis ?
- Promis !... Savais-je ce que je disais ? pouvais-je deviner ce que d'amour ces tourments affreux allumeraient dans mon âme ? J'étais folle ! Les bêtes n'abandonnent pas leurs petits : voulez-vous que je sois plus cruelle que les bêtes ? mais vous savez bien que ce n'est pas possible : vous êtes mère. Tenez, si l'on vous eût proposé de rejeter votre petite Berthe, n'auriez-vous pas repoussé cette idée avec horreur ? Et vous me proposez cet horrible sacrifice ! Mais vous saviez bien que je n'y consentirais jamais, n'est-ce pas ? Oh ! ditesmoi que vous ne l'exigez pas.
  - Il est nécessaire, ma Berthe. Le monde...
- Le monde! Et pourquoi ne serait-il point mon fils à ses yeux? il l'est aux yeux de Dieu! Que lui fait donc mon enfant, au monde? C'est mon bien à moi, c'est mon sang, c'est ma vie. Allez, il m'a coûté assez de tourments pour qu'on ne me l'arrache jamais.
- Que veux-tu que je dise ? C'est bien affreux, je le sais ; mais, vois-tu, sois raisonnable. »

Marie-Jeanne s'était approchée. Berthe, prenant son fils et l'étreignant convulsivement dans ses bras, se dressa hors d'elle-même.

« Laissez-moi! je crie assistance! Oh! vous ne savez pas ce dont je suis capable. Tenez! ce serait un malheur. Ne m'approchez pas! »

Et comme la pauvre vieille avait reculé devant le délire de sa fille :

« Mon Dieu! n'est-ce pas bien affreux que l'on veuille m'arracher mon enfant! Mais, va, ne crains rien, l'on ne nous séparera pas ; j'ai des entrailles pour t'aimer et du lait pour te nourrir. Viens, mon fils... Comme il est bleu! ah!... il ne respire plus!... – Tenez! le voilà. Malédiction! vous me l'avez assassiné!... »

# VII

Berthe avait épuisé sa destinée. Comme le patient étendu sur la roue, elle ne devait pas souffrir jusqu'au soir. Trop de douleurs s'étaient ruées à la fois sur elle pour ne point briser sa jeune âme. Elle venait de recevoir le dernier coup.

Tous les liens d'espoir qui l'enchaînaient à l'avenir étaient détruits ; tous !... Ceux qu'elle n'avait pas brisés violemment s'étaient détachés d'eux-mêmes. Son fils, elle l'avait étouffé dans une délirante étreinte ; sa mère, la bonne vieille Marie-Jeanne était morte de douleur. De tous ses rêves, de tous ses bonheurs, il ne lui restait sous le ciel que deux tombes.

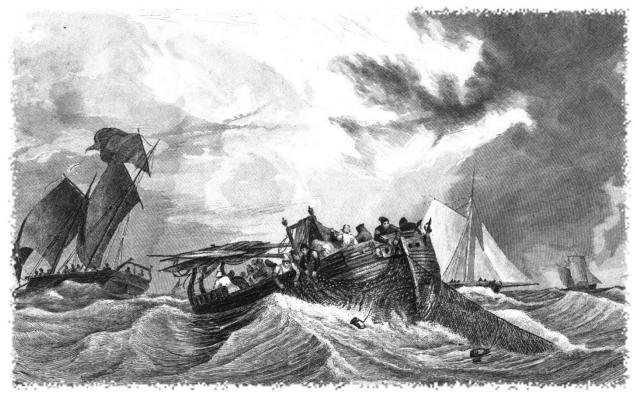
Celui qui mesure la tempête à l'aile de la mauve, et le vent de la rive à la faiblesse du roseau, sait aussi combien de souffrances peut contenir le cœur d'une femme : quand celui de Berthe fut trop étroit pour ses angoisses, – il est juste et bon, il eut pitié d'elle.

Berthe devint folle!

Pauvre enfant! semblable à la feuille sèche qu'oublie l'automne sur le rameau stérile, comme tu devras bénir le souffle qui t'emportera vers la mort!

Une vieille tante la recueillit. Sa nièce à l'hôpital! qu'eût dit le monde? C'eût été une tache pour la famille : cet opprobre fut sauvé. – Admirable voix du sang! – Mais la sollicitude se resserra dans les strictes limites que traça la police pour ne pas révoquer sa faveur.

Abandonnée à elle-même, la pauvre insensée errait les jours entiers dans les rues. Quelques haillons protégeaient à peine ce corps, dont la blancheur et les formes avaient conservé toute leur pureté. Sa figure offrait toujours la



Pêche du hareng

suavité de son gracieux ovale; cependant on ne pouvait la regarder sans frémir.

Cette pâleur de teint, cette immobilité de traits, visage de cire, que l'âme rendait effrayant de son absence, tout contristait et glaçait en elle ; ses regards, qui s'échappaient mornes et ternes de l'azur vitré de ses yeux, avaient des lueurs qui saisissaient d'une terreur secrète.

On ne voyait jamais les enfants se presser sur ses traces ; le sentiment qu'inspirait son aspect était un mélange de pitié et d'effroi ; le malheur avait écarté d'elle le mépris.

Une impulsion secrète, impulsion dont son âme n'avait pas nettement conscience, la portait souvent vers les lieux où sa faiblesse commença son malheur. C'était le vague instinct dont les lueurs survivent à la raison évanouie, comme ces clartés que le crépuscule jette encore dans les ténèbres.

Les maréieurs qui durant les tempêtes ou à la tombée du jour, l'apercevaient glisser, furtive, entre les récifs, ou courir échevelée sur les falaises, ne la regardaient qu'avec une épouvante superstitieuse; tous se signaient à sa vue comme devant une apparition de l'autre vie.

Pierre, lui, se consumait dans un abattement sombre. Son sourire, languissant ou gai, toujours si tendre, s'était effacé dans l'impression d'une mélancolie profonde; ses traits s'étaient décolorés comme un fruit que ronge un ver. Le malheureux n'avait point prévu en repoussant Berthe qu'il la

précipitait dans un abîme. « Elle m'aime, mais elle m'oubliera. Le *bénil*\* que les flots arrachent à son rocher, trouve bientôt une autre pierre à laquelle il s'attache. » Voilà ce qu'il s'était dit pour étouffer la voix de son cœur.

Il ne savait pas qu'il est des femmes dont l'âme ressemble aux grenadilles, ces belles lianes des régions torrides : ce n'est qu'en les brisant qu'on les arrache aux palmiers qu'elles ont embrassé dans leurs fleurs.

Étonnée, inquiète, Julie ne pouvait comprendre le changement qui avait surpris son époux dans les premiers temps de leur union. Le bonheur avait-il fané sa tendresse comme un rayon du soleil fait d'une fleur? Une pensée de jalousie s'était-elle glissée dans son âme? et s'accusant elle-même, elle s'efforçait de dissiper la tristesse qui voilait le front de son ami en y réfléchissant tout ce qu'elle se sentait de dévouement et d'amour.

Mais en vain épuisait-elle son cœur : « Pierre, mon âme, qu'as-tu donc ? pourquoi ne me souris-tu plus ? Si tu savais comme je t'aime! » Doux parlers, silence de langueur, regard d'ivresse, soupirs, larmes, tout était inutile ; elle le sentait trembler dans ses étreintes ; elle le sentait transir sous ses baisers.

C'est que toute parole d'amour n'éveillait qu'un écho dans l'âme de Pierre, et cet écho, c'était un souvenir de douleur... un remords!

Le travail détruisait seul cette préoccupation funeste. Julie, candide et pétulante enfant, sentait chaque jour s'assombrir sa gaieté, s'effeuiller son franc et joyeux caractère. Ne pouvant pénétrer une douleur qui s'entourait de mystère, elle comprit qu'il fallait se résigner ; elle en épousa donc la moitié sans la connaître, évitant ces heures d'isolement où, loin de s'épancher, se froissaient et se resserraient leurs âmes ; elle n'appela plus de ses vœux que les moments où elle avait à s'occuper auprès de lui.

Dans les derniers jours de septembre 1768, durant la marée équinoxiale, ils étaient descendus tous les deux pêcher dans les rochers du nord.

La journée au matin était admirable. Un rayon de juillet lustrait le ciel, dont une aube piquante avait épuré l'azur ; ce ne fut que vers le milieu de la journée qu'une brume légère vint en obscurcir la sérénité ; mais ces vapeurs ne firent que doubler le poids d'une atmosphère qu'embrasait le soleil : pas un souffle n'animait l'air où stagnait la chaleur, où semblait dormir la lumière.

La pêche des deux époux n'avait pas été heureuse. À deux heures de relevée\*, ils n'avaient encore dans leurs paniers que quelques mulets et quelques toupes\*, lorsque le bruit qu'en passant près d'une mare ils entendirent retentir sous un quartier de rocher, leur donna l'espoir de clore plus heureusement leur marée, s'ils n'en étaient empêchés toutefois par l'orage.

Les vapeurs qui, comme un crêpe transparent des Indes, avaient insensiblement obscurci la clarté limpide du ciel, semblaient à l'horizon se condenser en nuages. De sourds murmures avaient déjà, à plusieurs reprises, excité l'inquiétude des pêcheurs.

Après avoir enlevé le sable et le varech, qui pouvaient s'opposer à l'écoulement des eaux, Pierre, armé d'une de ces pelles de bois creux dont on se sert pour remuer le sel, Julie, avec son panier, se prirent à les épuiser euxmêmes.

Si le creux n'était point large, il était assez profond pour nécessiter un long travail ; ils comprirent qu'il fallait de l'activité et de l'ardeur ; et c'était à peine si, dans leur impatience, ils entendaient les longs coups de tonnerre qui commençaient à prolonger et à grossir l'écho des rochers et des cavernes.

À mesure que la chaleur tombait, l'air s'éveillait et frémissait davantage ; la mer, dont le flux gonflait les lames, roulait sous la brise plus fraîche avec un sourd et long murmure. Un instinct d'effroi troublait tous les oiseaux marins ; les houriques\* volaient effrayés à travers les rochers, tandis que les mauves et les goélands jetaient des cris aigres en gagnant la rive.

Pierre et Julie travaillaient toujours. Le clapotement du poisson, qui commençait à se trouver à sec, redoublait leur zèle, et ce bruit leur eût fait aisément oublier l'orage dont les rouges éclairs annonçaient l'approche, s'ils n'eussent entendu celui du flot montant avec une rapidité que lui donnait moins la force de la marée que celle de la brise dont les rafales prenaient à chaque instant la violence d'une tempête.

- « Assez puisé, Julie! Tiens, aide-moi avec le manche de cette bêche ; nous allons soulever ce caillou.
  - Dépêchons-nous, Pierre! la mer nous gagne: regarde l'anse!

Crétonnerre! n'aurions-nous pas le temps... C'est égal, Julie, les rochers l'arrêtent : elle ne peut nous cerner ; nous courons toujours plus fort qu'elle. »

Et reprenant avec précipitation leur ouvrage, ils eurent en un instant remué la masse de roc sous laquelle s'agitait un congre. L'eau était trop basse pour qu'ils eussent quelque peine à le saisir ; heureusement, car à l'instant même une lame vint de nouveau remplir la mare.

« Donne-moi donc ton croc, Julie ? – Tiens ! nous avons peut-être mal fait. Quelle brise carabinée ! Dépêchons-nous : la mer pourrait bien nous gagner avec cet orage. »

Poursuivis par les vagues, ils fuyaient à travers les rochers.

Si le danger et la rapidité de leur marche eussent permis à Julie de porter les yeux sur Pierre, elle eût frémi de l'expression de terreur qu'avait répandue



Pêche à la sardine

dans ses traits une pensée soudaine. Le mouvement nerveux dont tremblaient ses lèvres entr'ouvertes, ses yeux éraillés dont les prunelles semblaient fuir sous les paupières, donnaient un air hagard à cette physionomie où tout était épouvante et remords.

C'était sur ce récif, c'était devant ces vagues, que, dix-huit mois auparavant, il fuyait avec Berthe, Berthe qu'il n'avait sauvée des flots que pour l'avilir et la perdre. C'était sous ces falaises qu'il avait profané tout ce que doit révérer de plus saint le cœur d'un homme : amour, reconnaissance, faiblesse! le lâche! il avait flétri tous ces sentiments en s'armant de leur puissance pour briser le cœur d'un enfant! Et parce que ses serments n'avaient eu de témoin que Dieu, d'autre gage que son honneur, il s'en était ri, et les avait jetés aux vents du ciel, sans penser qu'ils pouvaient retomber sur lui en pleurs de sang. Maintenant, c'est dans son cœur qu'il porte sa peine, dans son cœur où chaque souvenir laisse une angoisse, car chaque souvenir y met un remords.

Glissant à tout moment sur le goémon, trébuchant sans cesse contre l'anfractuosité des rochers, ce ne fut que couvert d'une sueur froide qui il atteignit le plain où il s'arrêta tout tremblant.

« Qu'as-tu donc, mon ami ?... comme tu es *passé !...* Il n'y a plus de dangers ;... vois, nous sommes sous la falaise. »

Ils étaient effectivement sur le banc de galet qui protège l'entrée de la caverne. Non, elle n'avait jamais paru au jeune pêcheur d'un aspect si menaçant et si lugubre. Ces noirs rochers que les éclairs continuels inondaient de clartés blafardes, ces parois, rouges du limon des sources, qui semblaient pleurer du sang ; ces profondeurs à qui le bruit du tonnerre donnait des voix

sourdes, empruntaient un caractère si funèbre à ses souvenirs, qu'il sentait comme une fascination superstitieuse lui glacer l'âme.

- « Entre donc, la pluie tombe à grosses gouttes, le vent nous couvre de frimas ; nous pourrons attendre dans la caverne.
  - Non, je n'entrerai pas !... je n'entrerai pas !...
- Qu'as-tu donc, Pierre ?... comme tu es pâle !... Tu trembles ; il faut que tu aies quelque chose. Dis-le-moi, Pierre, tu me fais peur.
- Viens-t'en! ne restons pas là, Julie! viens-t'en! Oh! tu ne sais pas ce que je souffre... j'en mourrais. Viens-t'en! »

Et, hors de lui, il entraînait la pauvre Julie, qui ne pouvait comprendre cette soudaine terreur.

- « Mais, non, je ne sais pas ce que je fais. Tu ne pourrais jamais gravir cette montée ; reste plutôt, Julie, reste...
- Moi, Pierre! que ce ne soit pas moi qui te retienne; ne crains rien, je l'ai déjà montée, et plus d'une fois, va! Monte toujours, je te suivrai; n'aie pas peur. »

Tous deux gravirent ce versant, dont la tempête rendait la pente plus dangereuse. Ce ne fut qu'en s'élevant de pointe en pointe, en se tapissant dans les cavités, en se cramponnant aux saillies, qu'ils purent s'élever dans cette sente, qui se tordait comme un serpent aux flancs escarpés de la falaise. Pierre allait bientôt en toucher la cime, lorsqu'un rire aigre, sec, strident, déchirant comme un cri d'aigle, aigu comme le son d'une lame qui se brise, lui fit subitement lever les yeux. Ses cheveux se dressèrent sur sa tête, un frisson mortel transit tout son corps.

#### C'était Berthe!

L'orage était dans toute sa force ; les coups de tonnerre se succédaient avec tant de rapidité, qu'ils semblaient éclater sans intervalle ; le sifflement du vent, qui tombait par bouffées terribles, se faisait seul entendre au milieu de ce fracas du ciel.

Berthe, elle, semblait avoir retrouvé quelque vie dans cette crise, où tout était vertige et destruction, comme dans son cœur. La tempête roulait ses cheveux flottants autour de son corps, dont le vent emportait les vêtements en lambeaux; les éclairs tourbillonnaient sur sa tête, qu'ils éclairaient d'une lumière phosphorescente et verdâtre; et la folle semblait être dans son élément, au milieu de cette atmosphère de tempête et de flammes.

Pierre, effrayé, put murmurer à peine ces mots qui expirèrent sur ses lèvres : « Grâce ! Grâce !

- Grâce! répéta Berthe avec ce rire satanique qui avait glacé Pierre d'épouvante, grâce! » Un éclair d'intelligence avait à ce dernier mot traversé ses yeux. « Quand je me traînais à tes genoux pour te demander l'honneur et la vie, je te criais aussi grâce, moi! Grâce pour ma mère, pour mon enfant... notre enfant, Pierre! C'était pour eux que je te criais pitié! pitié!... Tu les as tués.
  - Ah! pardon!...
- Et le voilà aujourd'hui à mes pieds! C'est lui maintenant qui me crie pardon!... »

L'expression de désespoir qui détraquait toute cette figure sembla faire place à une émotion plus douce.

« Eh bien! oui,... je suis bonne!... Oh! oui... si Dieu a mis de la dureté dans vos cœurs, à vous, hommes, c'est dans nos cœurs de femme qu'il a mis la pitié: oui, Pierre, le ciel en est témoin, avant que nous mourrions, je te pardonne. »

Et, prononçant ces mots, elle se précipita sur le malheureux. En vain, dans une étreinte convulsive, voulut-il se retenir au roc, les parois du rocher s'échappèrent de ses doigts sanglants. Julie, tremblante, dans une des cavités de la falaise, le vit rouler, bondir de saillie en saillie, et se briser sur les récifs avec le cadavre de la folle.





Plus d'un demi-siècle s'est écoulé sur cette catastrophe, et cependant le souvenir en est resté si profondément gravé dans la mémoire des habitants de cette partie du littoral, que fort peu des nombreux baigneurs qui, durant les beaux jours, viennent chercher, quelques-uns la santé, la plupart le plaisir, sur cette belle plage sablonneuse, s'en éloignent sans avoir accompli, sur l'invitation des *ciceroni* du lieu, un tendre pèlerinage à la grotte et aux rochers théâtres des scènes dramatiques de ce récit.

Nous devons dire cependant que, si cette impression s'est propagée traditionnellement dans tous esprits, elle est loin d'y avoir conservé le caractère lugubre avec lequel elle y régna d'abord.

La terreur superstitieuse qui éloigna longtemps de ce lieu sinistre les maréieurs qui venaient antérieurement y chercher un abri, lorsque la hauteur de la mer ne leur permettait pas de commencer leurs enquêtes laborieuses sous les varechs et dans les mares des récifs, s'est complètement évanouie.

On ne s'entretient plus, durant les veillées, des flammes errantes ou des blanches apparitions que l'œil fasciné d'un trop impressionnable douanier ou d'un crédule pêcheur a vues durant la nuit glisser le long de la falaise et folâtrer parmi les brisants.

La lame peut, en battant les écueils, rouler au milieu de leurs schistes noirâtres son écume phosphorescente sans que la sentinelle qui veille durant la nuit sur la hauteur s'imagine voir ondoyer un pâle suaire; les oiseaux de mer peuvent s'abattre au tomber du jour dans les cavernes des rochers, ou s'en élever aux premières lueurs matinales, sans que le riverain se signe à leur bruit sinistre comme en la présence d'Âmes en peine.

Les idées qui s'attachent à ces lieux, et par ces lieux à ces tristes événements, se sont dépouillées de tout saisissement lugubre, pour s'imprégner de la douce mélancolie des pieuses légendes et des tendres fabliaux. Si le pêcheur s'y arrête un instant, si l'étranger y vient accomplir le pèlerinage obligé, l'un et l'autre y recueillent avec complaisance toutes les traces qu'y a laissées cette histoire. Les initiales gravées dans le rocher, et dont, malgré les mutilations du désespoir, la pierre conserve encore les élégants caractères, ont surtout la puissance d'attirer les investigations du regard.

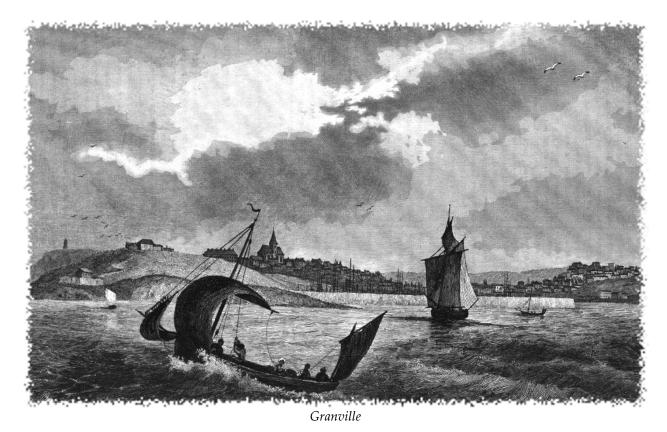
La tradition a éclairé elle-même ces sombres récits : en les recueillant de la bouche de l'une de ces belles jeunes filles qui perpétuent le type harmonieux de Berthe, on croit écouter une touchante élégie grecque, dont la poésie illumine et dore les malheurs. Un intérêt qui a quelque chose de plus que national, l'intérêt en quelque sorte patriarcal de la famille, plane toujours sur ces narrations.

Les souvenirs qui se rattachent à elle, reçus dans la naïveté si impressionnable de la première enfance, empruntent à la consécration des années une intensité colorée qui leur donne une sorte de consistance réelle.

Berthe, pour la jolie conteuse, n'est point une étrangère ; c'est plus qu'une compatriote, c'est une ancienne amie, c'est presque une sœur : on la chérit comme telle et on la révère comme un esprit lumineux. Sa faute s'est effacée par le malheur. La douleur ne l'avait-elle pas lavée par ses larmes, lorsque le doigt de Dieu toucha son front, dès lors sacré comme un arbre frappé par la foudre ?

C'est dans ces deux sentiments unis qu'il faut chercher le caractère qui rayonne dans cette histoire ainsi racontée. Pour nous, dont elle berça les premières années, ayant inutilement cherché à lui conserver la puissance qu'elle reçoit de l'ingénuité du langage local, nous allons nous efforcer de la compléter par quelques détails inconnus.

Ce que nous avons dit jusqu'à cet instant, nous l'avons puisé dans la notoriété universelle ; ce que nous allons raconter est presque ignoré de tous.



Celui de qui nous tenons ces détails est un des derniers cadavres que la religion ait déposés dans le riant cimetière, aujourd'hui abandonné où Griffard. Marie-Jeanne, Berthe, Pierre et Julie dorment leur dernier sommeil.

Griffard, Marie-Jeanne, Berthe, Pierre et Julie dorment leur dernier sommeil. Ils auraient péri dans ce cœur qu'y ont rongé les vers, si nous n'en n'avions obtenu la confidence.

Vivement impressionné par le récit de ce drame presque domestique, je n'en avais jamais entendu rapporter la catastrophe sans me dresser comme un point d'interrogation devant la narratrice.

« Mais que devint Julie ? »

Tel était toujours le *Delenda Carthago* dont je faisais suivre cette histoire, et ma curiosité allait régulièrement se briser contre un inévitable :

« On ne sait pas. »

En effet, l'opinion publique, dominée par ce dénouement terrible, avait perdu de vue les personnages secondaires de ce tableau, pour ne voir que les deux victimes. Que lui importait la jeune fille restée pantelante dans la cavité de la falaise lorsque Berthe et Pierre, unis dans une étreinte suprême, roulaient de roc en roc, à la lueur verdâtre des éclairs, et tombaient brisés dans le linceul des vagues ?

Sous le coup de cette impression, nul avant moi ne s'était peut-être informé de ce qu'était devenue la pauvre femme témoin de cette lutte mortelle. Avait-elle pu résister aux angoisses ? le vertige l'avait-il emportée dans l'abîme où venait de disparaître son mari ?

Je désespérais d'obtenir le mot de celte énigme, que recouvrait sans doute la terre qui avait dévoré la génération contemporaine, lorsqu'un hasard imprévu satisfit, à moitié du moins, cette curiosité fiévreuse.

Or voici de quelle façon me tomba cette lumière :

Plusieurs tables de boston étaient formées dans le salon; trop jeune pour défendre les fiches, j'avais pris place sur un canapé de velours vert placé à gauche de la cheminée, et, faute d'amusement plus bruyant, je feuilletais un petit manuscrit, d'une date peu reculée, peut-être autant par admiration de quelques lettres ornées que par intérêt pour le texte.

C'était un livret de famille où mon bisaïeul, monsieur Pierre Girard<sup>5</sup>, de son temps échevin de Granville, et l'un des armateurs de la place, avait consigné à ce double titre beaucoup de faits personnels qui se rattachaient à l'histoire de sa ville natale.

Monsieur \*\*\*, qui avait cédé son panier à une jeune dame nouvellement arrivée, vint prendre place auprès de moi, et, portant un défi à ma science fort suspecte d'écolier archiviste, me pria de lui lire quelques passages de ce cahier, que je furetais d'une manière si exemplaire. Je m'en défendis d'abord ; mais il insista avec une ironie compromettante pour mon jeune amour-propre que, la rougeur au front, je me hasardai au danger de l'épreuve, et je lus à haute voix les lignes suivantes :

« 4 février 1786, sur ma proposition, l'assemblée des prud'hommes vote quatre cents francs à l'hôpital, dont la supérieure, madame Sainte-Marie-Madeleine, expose la pénurie dans une requête expresse. »

« Je coupe... » dit un des joueurs ; et, en prenant la levée, il ajouta : « Personne de vous mesdames, ne sait peut-être quelle était la sœur Sainte-

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> Il s'agit de Pierre Girard (*ca* 1679-1762), qui habitait au 22 et 22b rue Notre Dame à Granville, marié en 1705 avec Marie Pigeon de Launay, et arrière-grand-père de Fulgence Girard. Le livret évoqué a certainement été complété par ses enfants et petits-enfants puisque l'auteur lit une note de 1786.

Marie-Madeleine?»

Et jetant une carte sur le tapis : « As de trèfle !

- Quelle sœur Sainte-Marie?» reprit une jeune et gracieuse personne, madame Alexandrine P..., dont ce nom frappait l'oreille pour la première fois.
- « La dernière supérieure de l'hospice, » répondit l'interrogateur. Et il continua : « Valet de cœur! »

Son interlocutrice jeta une carte sans valeur, en poursuivant d'un air d'insouciance, par ces trois mots, cette conversation complexe :

- « Non, sans doute.
- Il n'est pas cependant que vous n'en ayez entendu parler bien des fois.
- Pour moi… et roi de pique! » dit une dame plus âgée, qui, ayant écouté en silence les précédentes interpellations, ajouta cependant : « Quelle était-elle donc?
- Je coupe encore! » repartit-il avant de répondre ceci : « Mais c'était la pauvre Julie, à qui son désespoir, après la catastrophe du roc, fit prendre le voile. Et un petit carreau... est-il bien?...
  - Trop faible. Voici la dame. Vous perdez d'un. »

Je n'avais pas entendu ces derniers mots que le cahier m'était échappé des mains ; je m'étais élancé vers lui.

- « Julie! » repris-je avec vivacité, « la rivale de Berthe?
- Elle-même.
- Combien d'honneurs ? » reprit l'un des partners.
- « Vous savez donc ce qu'elle devint ? » ajoutai-je aussitôt.
- « Si vous êtes bien sage, » me dit-il en me frappant la joue de ses deux doigts, « je vous raconterai cela une autre fois. Pardon, mesdames : honneurs égaux ; c'est quatre-vingt-dix, je crois ? Voici. »

Et comme je restais debout, attendant qu'il eût effectué le payement, il reprit :

« Vous m'avez entendu : une autre fois, si vous êtes bien sage. »

Je retournai au canapé, heureux de cette espérance.

Elle ne devait pas se réaliser : une attaque d'apoplexie la fit évanouir la nuit même. Ce fut pour moi un vif regret ; mais, à défaut de plus amples explications, je me trouvai heureux de cette réponse sommaire.

FULGENCE GIRARD

## Lexique

### de mots employés par Fulgence Girard dans Berthe la maréieuse,

### et qui sont maintenant rares ou inusités

Mot*	Chapitre, page	Contexte	Signification	Source
bavolette	Ch. I, p. 18	les délicieuses figures que relève si gracieusement l'humble coiffure de la <b>bavolette</b>	femme, ou jeune fille, qui porte un bavolet. <b>Bavolet</b> : coiffure villageoise, morceau d'étoffe ou ruban que l'on fixe derrière un chapeau de femme.	Petit Larousse illustré (1982)
bénil	Ch. VII, p. 59	Le <b>bénil</b> que les flots arrachent à son rocher	Autre nom de la patelle, appelée aussi bernique, arapède, bernache selon les régions. Se prononce comme <i>fusil</i> .	Marché de Granville
blanchet	Ch. VI, p. 71	le <b>blanchet</b> de damas avec ses embouts dorés	morceau d'étoffe blanche	Larousse universel (2 vol) 1948
blondes	Ch. I, p. 18	le chapeau de satin et de <b>blondes</b> dont pare son front la grande dame	dentelle de soie exécutée aux fuseaux et qu'on emploie surtout en écharpes et en mantilles	Larousse universel (2 vol) 1948
braque	Ch. V, p. 42	la bonne réputation de Griffard le <b>braque</b>	étourdi, fou (comme un chien de la race Braque)	Dictionnaire de l'Académie Française (1835)
broue	Ch. VI, p. 51	la <b>broue</b> débordant entre ses dents grinçantes	écume	Larousse universel (2 vol) 1948
calfat	Ch. II, p. 25	vieux calfat, il n'eut point compris ces puissances du cœur	ouvrier qui calfate les bâtiments (de marine)	Dictionnaire de l'Académie Française (1835)
écales	Ch. II, p. 25	des dents éblouissantes comme les plus blanches <b>écales</b>	enveloppe extérieure qui renferme la coque de certains fruits se dit aussi des coquilles d'œuf	Dictionnaire de l'Académie Française (1835)
épluchon	Ch. I, p. 18	un court cotillon d'épluchons, bure grossière du pays	l'auteur donne lui-même la signification de ce terme local	N.D.L.R.

1	C1 17	4 4 1 1 4 4 1 1		NIDID
gode	Ch. V, p. 42	on était tellement fait à le voir, comme les <b>godes</b> et les satanies, préférer, pour courir les lames, les moments où la tourmente les blanchissait d'écume	signification non trouvée	N.D.L.R.
hart	Ch. VI, p. 51	tout membre se tord comme un <b>hart</b> dans un brasier	au féminin, <b>la hart</b> est le lien qui entoure un fagot	N.D.L.R.
houriques	Ch. VII, p. 60	les <b>houriques</b> volaient effrayés à travers les rochers	espèce d'oiseau de mer aux longues pates	Fulgence Girard, « Gaud, le bon ami », tome 2, p43, <i>La France Maritime</i> , Postel, Paris, 1837
lisse	Ch. II, p. 27	le sentiment de défiance d'un pêcheur qui, à la mobilité de la grève, craint de marcher sur une <b>lisse</b>	mélange d'eau et de sable non tassé, dans la baie du Mont-Saint-Michel, que les étrangers appellent sables mouvants, et qui, si elle est profonde, peut engloutir piétons et chevaux.  La forme habituelle est lise.  Note: sur un bateau, une lisse est un élément de structure longitudinal.	Vérusmor, « Le mont Tombe- lène », tome 3, p263, La France Maritime, Postel, Paris, 1837-1842 Le Mont-Saint- Michel et ses merveilles, 1919, p. 9
Louviers	Ch. VI, p. 51	jupe de fin <b>Louviers</b>	sorte de drap fabriqué à Louviers	Dictionnaire de l'Académie Française (1835)
manne	Ch. I, p. 22	Immobile, le coude appuyé sur sa <b>manne</b>	panier d'osier plus long que large	Dictionnaire de l'Académie Française (1835)
mauve	Ch. I, p. 19	pale comme l'aile d'une mauve	autre nom de la mouette	Dictionnaire universel d'histoire naturelle (1780)
nankin	Ch. VI, p. 51	large pantalon de <b>nankin</b>	toile de coton qui est ordinairement d'un jaune approchant la couleur du chamois, qui se fabrique à Nankin	Dictionnaire de l'Académie Française (1835)
olent	p. 10	c'est l'exposé naïf et coloré d'une aventure domestique toute <b>olente</b> d'un candide parfum de mœurs locales	signification non trouvée	N.D.L.R.
ormiers	Ch. I, p. 18	un blanc aussi pur que la nacre de nos <b>ormiers</b>	nom utilisé dans la Manche pour l'ormeau (ou abalone)	glenan.fr

relevée	Ch I	la sial slain au matin	autro nom do l'annès midi	I amattaga timitramaal
reievee	Ch. I,	le ciel, clair au matin,	autre nom de l' <i>après-midi</i>	Larousse universel
	p. 59	s'était dans la <b>relevée</b> ,		(2 vol) 1948
		chargé d'une brume		
rèt	- ', ', ', ', ', ', ', ', ', ', ', ', ',		orthographié <i>rets</i> , et au	Dictionnaire de
	p. 19	ou de la <b>rèt</b>	masculin, ce mot signifie	l'Académie
			filet à poisson (ou à	Française (1835)
			oiseaux). On en trouve	
			chez Homère lorsque	
			Héphaïstos fabrique un	
			filet pour piéger Aphrodite	
			son épouse infidèle : sur	
			une enclume énorme il	
			façonna des rets, inextricables,	
			drus, d'entière résistance	
satanie	Ch. V,	on était tellement fait à le	sorte d'oiseau de mer, ou	Jules Lecomte,
	p. 42	voir, comme les godes et les	tout au moins un habitant	« Le Poisson vo-
		satanies, préférer, pour	de l'atmosphère maritime	lant », tome 3, p18,
		courir les lames, préférer les	,	La France Maritime,
		moments où la tourmente		Postel, Paris, 1837-
		les blanchissait d'écume		1842
surir	Ch. VI,	quand on souffre, on gémit,	devenir sur, aigre	Larousse (1989)
	p. 52	on crie, on se lamente, on		, ,
		rejette cette lie de fiel qui		
		vous <b>surit</b> dans le cœur		
terrir	Ch. II,	trois-mâts () venait de	pour un bateau : arriver	Larousse (1989)
	p. 24	terrir après un voyage aux	près de la terre	, ,
		Antilles	_	
toupes	Ch. VII,	ils n'avaient dans leurs	à l'évidence, nom d'une	
	p. 59	paniers que quelques mulets	espèce de poissons	N.D.L.R.
		et quelques <b>toupes</b>		
	•		1	

Jean-Claude Marcel et Baptiste Marcel

## Bibliographie

### de Fulgence Girard

#### — Livres —

- Avec Édouard Turquety, Keepsake breton, 1832
- Avec Eugène L'Héritier, *Les personnalités, appréciation critique des contemporains*, 1833, œuvre polémique
- Deux Martyrs, 1835, 2 vol., réédités en un volume en 1862
- Avec Jules Lecomte, Chroniques de la marine française, 1789 à 1830, (1836–1837), tome I − II : « sous la République », tome III : « sous le Consulat », tome IV−V : « sous l'Empire ». Un tome supplémentaire était annoncé en 1850 : « sous la Restauration ». La suite de ces chroniques sera publiée dans le feuilleton du Siècle en 1855 pour la période contemporaine. Réédition largement étendue en 1870-1877 (dont une partie posthume) dans la collection « Musée littéraire, choix de littérature contemporaine française et étrangère »
- Marceline Vauvert, 1837, (nombreuses rééditions de 1838 à 1866)
- *Sur nos grèves*, 2 vol., in-8°, 1840. recueil de quatre histoires : "Berthe la maréyeuse", "Maître Blanchard le douanier", "Gaud le pêcheur", "Loïk l'enfant des côtes"
- Annuaire d'Avranches, première année, 1842 (il n'y aura pas de suite)
- Histoire d'Avranches, suivie du guide du voyageur dans cette ville et dans ses environs, 1842, réédition partielle de l'annuaire d'Avranches
- Histoire géologique, archéologique et pittoresque du Mont-Saint-Michel, au péril de la mer, 1843, orné de quatre lithographies, avec un plan du Mont-Saint-Michel (réédité en 1849)
- Histoire du Mont-Saint-Michel, comme prison d'État, avec les correspondances inédites des citoyens Armand Barbès, Auguste Blanqui, Martin Bernard, Flotte, Mathieu d'Épinal, Béraud, etc., 1849
- Sisyphe, iambes, 1850, recueil de poésies
- Histoire démocratique de la révolution de février 1848, 1850, (publiée aussi dans Les Veillées du peuple d'Auguste Blanqui)

- Mystères du grand monde, histoire des palais, prisons d'État, abbayes, salons, etc., 1851–1853, 8 vol., réédition posthume en 1880
- Avec le vicomte O'Héguerty, Histoire générale anecdotique, pittoresque et illustrée de la guerre d'Italie, 1859
- Avec Th. Viéville, Histoire générale anecdotique, pittoresque... de la guerre d'Italie, contenant toutes les pièces officielles, notes et documents authentiques... par Fulgence Girard et continuée jusqu'à la paix de Zurich par Th. Viéville, 1860, avec le vicomte Henry O'Héguerty non crédité
- Un Corsaire sous l'empire, 1861, réédité dans la collection « Musée littéraire, choix de littérature contemporaine française et étrangère » en 1861 aussi
- L'Histoire du Second Empire, tome I, 1861, seul volume paru
- Divinité du Christianisme, 1867, sous forme de lettres

#### — Revues, journaux —

La contribution de Girard à la presse de l'époque est largement méconnue. Nous savons qu'il contribuait aux revues politiques dès 1832, aux revues nautiques dès 1834 (puis historiques, littéraires, etc.). Nous en savons plus au fur et à mesure que les fonds des archives sont numérisés et rendus accessibles par internet, mais cela reste un vaste champ d'investigation inexploré. Pour cette raison, la liste ci-dessous est incomplète.

- *Le Petit Poucet*, 1832-1833
- La Tribune, 1834 (nous savons qu'il correspondait avec le rédacteur-en-chef André Marchais)
- Veillées du peuple, mensuel politique, ca 1836
- Journal d'Avranches, 1837-..., directeur et principal contributeur
- Le Navigateur, Joseph Morlent et Édouard Corbière (dir.), 1829– 1834, un des principaux collaborateurs
- La France Maritime, Amédée Gréhan (dir.), 1834–1842, nombreux articles et nouvelles
- Mémoires de la Société d'Archéologie, Littérature, Sciences et Arts d'Avranches, plusieurs articles
- Le Monde Illustré, 1857-..., collaborateur (1855) dans « Chronique de la province et de l'étranger », et de nombreux articles hors de cette rubrique

- Les feuilletons du "Siècle", dans Le Siècle, Armand Dutacq (dir.), plusieurs feuilletons de fiction ou documentaires
- Musée littéraire, choix de littérature contemporaine française et étrangère, 1847-1876. 46 vol., in-4. De nombreux textes de Girard y sont repris, parfois en monographies, ou sur plusieurs volumes.

#### — Nouvelles —

En dehors des ouvrages parus en librairie, Girard publiait beaucoup d'articles dans des périodiques. Il a publié aussi dans ces périodiques quelques histoires. En voici la liste (nous avons exclu ceux qui ont fait l'objet d'une publication dédiée).

- « Gaud, le bon ami » / « Gaud le pêcheur » (La France Maritime, 1834)
- « Un drame sur les pontons » (La France Maritime, 1834)
- « Berthe la maréieuse » (La France Maritime, 1834)
- « Mont-Saint-Michel un drame sur les grèves » (La France Maritime, 1837). Ce texte est en partie documentaire, en partie récit romancé
- « Prisons d'Angleterre évasion » (La France Maritime, 1837. Ce texte a un ton documentaire, mais semble romancé)
- « Maître Blanchard le douanier » (Sur nos grèves, 1840)
- « Loïk l'enfant des côtes » (Sur nos grèves, 1840)
- « L'Engrenage » (Les feuilletons du "Siècle", 1856)
- « Giulia Falcom » (1870)

#### — Autres parutions de la présente nouvelle —

La France Maritime, d'où est tirée Berthe la maréieuse, a fait l'objet de rééditions en volumes dons nous donnons les détails ci-dessous. Nous donnons ensuite les autres publications de cette histoire. Nous avons utilisé les versions de La France Maritime 1837 et 1853 pour éditer cette brochure.

#### Éditions de La France Maritime

- La France Maritime, Amédée Gréhan (dir.)
  - o en hebdomadaire
  - o réédité : Postel, Paris, 1834-1835, 2 volumes
  - réédité: Postel, Paris, 1837-1842, 4 volumes (Berthe la maréieuse est dans le volume 1 en deux parties, p. 227 et p. 245, gravure p. 246)
  - Album maritime, réédition d'une sélection de gravures (dont Berthe la maréieuse): Baillieu, Paris, 1838, quarante gravures sur acier dessinées par MM. Morel-Fatio, Gudin, Garneray, Isabey, et al.
  - réédité : Dutertre, Paris, 1853, 4 volumes

#### Rééditions de Berthe la Maréieuse

- Sur nos grèves, 2 vol., in-8°, 1840
- « Sur nos grèves » in : Trente-deuxième série, coll. « Musée litteraire, choix de littérature contemporaine française et étrangère », Les Bureaux du « Siècle », Paris, n°32, in-4°
- Le Granvillais, hebdomadaire
  - o en feuilleton du 6 novembre 1869 au 5 mars 1870
- Le Républicain Granvillais, hebdomadaire,
  - o en feuilleton, du 20 mars au 21 août 1980
  - o en feuilleton, du 31 janvier au 19 février 1981
- Berthe la maréieuse, Association des Amis de la Haute Ville, Granville, septembre 2007 à l'occasion du bicentenaire de la naissance de Fulgence Girard (première édition).

Baptiste Marcel

Pour en savoir plus, les lecteurs peuvent se reporter au site internet http://www.dunwich.org/fulgence.girard.

#### Remerciements

Martine Valenti, Fonds Patrimoine, Médiathèque Charles de la Morandière – Granville ; Olivier de Laborderie et Pierre Baudrier pour leur contribution aux recherches ; Pierre Goureau et Maurice Meunier pour l'accès à leurs fonds. Françoise Guyon Le Bouffy et Jean-Claude Marcel : recherches pour l'index et relecture ; Josh Clyxer : transcription de l'avant-propos.

#### **Crédits**

- Direction : Baptiste Marcel
- Président de l'Association des Amis de la Haute Ville en 2007 : Emmanuel Collignon.
- Couverture : la grotte du Cap Lihou, d'après une carte postale ancienne de Geoffroy et Choinel, collection Musée du Vieux Granville.
- Dessin p. 2 : portrait de Fulgence Girard, collection famille Le Bouffy
- Gravures : France Maritime, domaine public
- 4° de couverture et p. 80 : habitants des côtes (Haute-Normandie) in *France Maritime*
- Berthe la maréieuse : texte de 1834-1840 relevant du domaine public
- Travail éditorial, mise en forme et pour le reste de la brochure : Baptiste Marcel, sous la maîtrise d'ouvrage de l'Association des Amis de la Haute Ville, 2007-2016, © CC-BY-NC-SA.
- ISBN version papier : 979-10-95881-12-4 ; version électronique : 979-10-95881-13-1

(révision 3)

